

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, \$3.50 par an. Payé d'avance, \$3.00 — États-Unis, \$3.50  
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avance.

Vol. XIV.

No. 52

Montréal, Jeudi, 27 Décembre 1883.

Priz du numéro: 7 centimes.—Annonces, la ligne: 10 centimes  
Toute communication doit être affranchie.  
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

## A NOS LECTEURS

Nous regrettons d'avoir à annoncer à nos lecteurs qu'avec le présent numéro, la publication de *L'Opinion Publique* sera suspendue. Après avoir publié le journal pendant sept ans, les éditeurs l'ont cédé à un Canadien-Français de haute position, avec l'espoir qu'il réussirait à recevoir l'appui de ses compatriotes; mais, après un essai de deux ans, il trouve qu'il est impossible de le continuer. Le présent numéro fut même retardé afin de donner une dernière chance de continuer la publication de *L'Opinion Publique*.

Les abonnés qui ont payé d'avance seront remboursés dès que les livres seront balancés. Quant aux grand nombre de ceux qui ont des arrérages, on les sollicite de régler de suite, afin d'éviter les frais de collection, car l'administration va maintenant insister sur un prompt paiement. Pour manifester encore une fois son bon vouloir, l'administration attire l'attention des lecteurs sur le paragraphe suivant:

Les abonnés qui paieront pendant le présent mois leur abonnement, dû jusqu'au premier janvier 1884, recevront gratis un magnifique chromo 18x24, en seize couleurs, de Sir JOHN A. MACDONALD. Nous espérons que les abonnés s'empresseront de nous faire remettre tout montant dû, car tout compte doit être payé sans délai, car les pertes causées par les retardataires sont déjà trop considérables.

## INCENDIE A NANTES (France)

ET

L'ŒUVRE DE L'ORPHELINAT DE MONTRÉAL

Nous publions aujourd'hui une gravure du *Monde Illustré*, représentant les maisons incendiées à Nantes dans le mois d'octobre dernier. Après avoir donné la notice qui accompagne cette gravure, nous parlerons du rapport qui existe entre cet événement et l'Œuvre de l'Orphelinat de Montréal.

\* \*

Le 15 octobre dernier, le feu éclata dans une immense bâtisse de la ville de Nantes, où se trouvaient plusieurs établissements importants, et au 1<sup>er</sup> étage les bureaux de M. Rousselot, l'un des principaux banquiers de la ville de Nantes et le frère du vénéré M. Rousselot, curé de Saint-Jacques de Montréal. Malgré des secours empressés, la maison tout entière fut bientôt envahie, et il ne fut pas possible d'arriver au bureau de la banque pour préserver les valeurs qui se trouvaient dans les coffres-forts au montant de plusieurs millions. C'était, il est vrai, des *safes* de la fameuse maison Fichet, de Paris, vendus comme inaccessibles au feu. Mais quelle devait être l'anxiété du directeur de la banque!

M. Rousselot, pendant plusieurs jours, ne put arriver jusqu'à ces deux caisses, dont l'une était restée fixée dans le mur, à 40 pieds de hauteur, à cause de l'effondrement des plafonds, comme on le voit dans notre gravure, et l'autre avait été précipitée dans la cave qui était toujours comme une fournaise incandescente et impénétrable. M. Rousselot est un homme plein de foi et d'une dévotion toute particulière envers saint Joseph. Il se souvint alors des instances qui lui avaient été faites récemment par son frère, en faveur de l'Œuvre des Orphelins de Montréal, et, en bon chrétien, il fit la promesse de donner la somme de deux mille piastres à cette œuvre, si la caisse était préservée, et il écrivit aussitôt à son frère en mentionnant l'engagement qu'il avait pris.

Huit jours se passèrent dans l'incertitude, et pendant ce temps qu'elle pouvait être l'inquiétude de ce pieux chef de famille!

Ce ne fut qu'au bout de huit jours que les murs étant refroidis et suffisamment consolidés, on put descendre la caisse scellée dans le mur et extraire l'autre caisse précipitée dans la cave. Les caisses furent transportées chez M. Rousselot, et les serruriers, sous la direction d'un employé de la maison Fichet, de Paris, procédèrent à l'ouverture de la caisse; c'était précisément un mercredi, jour consacré à saint Joseph.

Cette caisse, de 6 pieds de hauteur et de plus de trois pieds de largeur, est composée de deux enveloppes avec deux portes différentes, la première porte étant faussée dut être enfoncée, et la caisse intérieure apparut. L'émotion était vive; chacun se demandait si l'intérieur était préservé: il fallut d'abord, à coup de maillet, rendre à la deuxième porte, qui était tordue par la chaleur, son aplomb, et alors la clef put entrer et la porte roula sur ses pivots. Tout était intact dans la caisse: effets, monnaies, billets, bijoux, etc.; il y en avait pour huit millions.

Ce fut un cri de joie, des applaudissements éclatèrent, toutes les mains pressèrent celles de M. Rousselot, dont la pâleur décelait la profonde émotion. Après avoir remercié l'assistance de ces témoignages, M. Rousselot se retira pour louer le Seigneur; et joignant les œuvres à ces pieux sentiments, en homme de foi, il prend la plume aussitôt et écrit à son frère: "La caisse est sauvée, mon vœu est exaucé, je t'envoie une traite de deux mille piastres qui t'arrivera aussitôt que cette lettre, etc."

Or, cette traite était destinée, comme nous l'avons annoncé en commençant,

A L'ŒUVRE DES ORPHELINS DE MONTRÉAL,

dont il nous reste à dire maintenant quelques mots.

Au commencement de 1881, quelques citoyens de Montréal, touchés des appels de M. le curé Labelle, résolurent de travailler à l'œuvre de la colonisation.

Dans ces circonstances, M. le curé Rousselot, pour attirer les bénédictions du ciel, suggéra d'unir à cette entreprise une œuvre de la plus grande importance, c'est-à-dire l'établissement des Orphelins de Montréal dans la campagne. Et, en effet, là-bas, il y a des terres immenses qui ne sont pas occupées, faute de bras, et ici il y a des quantités d'orphelins à placer. Pourquoi ne pas chercher à unir des intérêts qui se complètent si merveilleusement.

Le Canada est tout préoccupé de l'œuvre de la colonisation, et Montréal est justement inquiet du soin de placer dignement et convenablement ses chers orphelins.

C'était l'idée la plus heureuse; elle a été hautement acclamée, même aux États-Unis, et elle a produit des fruits merveilleux. Depuis 1881, elle a fait des progrès inespérés, mais elle répond à de si grands besoins qu'il faut encore bien des efforts pour atteindre le but.

Les lots des colonisateurs avaient été choisis en 1881; en 1882, plusieurs habitations se trouvaient construites, parmi lesquelles un moulin, une chapelle, un orphelinat et la résidence des missionnaires. Depuis 1883, ces missionnaires de la compagnie du P. de Montfort sont arrivés, Mgr d'Ottawa est venu les installer et bénir les nouveaux établissements. Les travaux ont commencé, et les orphelins affluent.

Nous ne pouvons trop louer les généreux citoyens de Montréal, MM. L.-A. Grenier, S. Sénécal, G. Laurent, F. Froidevaud, qui ont commencé l'œuvre; les journaux principaux l'ont préconisée dans les termes les plus sympathiques; enfin, que de remerciements ne doit-on pas à M. l'abbé Rousselot, qui a prêté un concours si éclairé et si efficace, et qui a voulu même faire contribuer en France les cœurs qui lui sont le plus dévoués.

On voit comme les circonstances l'ont favorisé; il a obtenu au-delà de son attente, et lui-même, par le secours de saint Joseph, il a préservé de tout malheur un frère bien-aimé dans une catastrophe redoutable.

Nous demandons donc, comme les autres journaux, la sympathie de nos lecteurs pour une entreprise si importante.

Car, "où vont tous les enfants qui sortent de nos or-

phelinats? Dieu le sait, et la police aussi trop souvent, nous dit le *Monde*.

"Pauvres petits êtres, venus pour la plupart on ne sait d'où, s'en allant au hasard, n'ayant jamais trouvé ni caresse, ni assistance, ou s'ils sont reçus dans quelque asile, congédiés, encore tout jeunes, à la bonne aventure, à cause de l'encombrement; quel sujet de douloureuse anxiété, et que faire?"

L'institution de N.-D. de Montfort répond à cette question.

## TEMPS DE NOËL

(Suite)

Après avoir parlé des belles fêtes qui sont célébrées dans la Provence encore actuellement, nous voudrions dire quelques mots des origines de ces pieuses démonstrations. Nous les trouvons dans ces drames liturgiques que l'on célébrait au moyen âge dans les grandes cathédrales, en présence des fidèles qui y prenaient part et qui savaient unir leurs voix aux chants du chœur et qui avaient leur rôle dans les exécutions.

Nos aïeux avaient une foi profonde, une foi portée jusqu'à l'enthousiasme qui a toujours produit la poésie, suivant Bossuet (Hist. II, c. 3).

La poésie est le langage de l'âme quand elle est fortement émue, et elle ne le sera jamais plus que quand elle contempera des faits dans lesquels elle voit l'infini, elle voit Dieu et la magnificence de ses œuvres.

Aussi, nos aïeux ne voulaient pas seulement entendre le récit de ces merveilles, mais ils voulaient se les représenter comme s'ils y assistaient.

Ils voulaient entendre le chant des anges, ils voulaient être témoins de la surprise des bergers, entendre leurs cris de joie, leurs gaies fanfares, ils voulaient les suivre à la crèche, voir et sentir comme eux.

C'est pour cela qu'ils aimaient ces reproductions extérieures, et que l'Église, qui est une vraie mère et qui aime à bégayer avec les petits, nous dit Michelet, savait traduire la grande doctrine en naïves légendes et en touchantes représentations.

Nous voudrions donner une idée de ces fêtes religieuses qui attiraient les fidèles pendant la nuit de Noël; nous suivrons le cérémonial des anciennes cathédrales, comme par exemple celle de Reims, qui se distinguait dans ces grandes solennités. Voici donc le drame avec les rubriques qui accompagnaient les textes chantés par les personnages pendant la messe de minuit:

La crèche était préparée d'avance dans le transept de la cathédrale, du côté de l'Évangile; on voyait la montagne avec l'étable, la ville de Bethléem dans le lointain, Notre-Seigneur et ses saints parents, et enfin le bœuf et l'âne. Une toile tendue en avant dérobaient cette vue aux fidèles.

D'abord les bergers entraient en cortège dans la basilique et s'arrêtaient dans la nef, au milieu de l'attente générale. Alors les galeries du haut de l'église apparaissaient illuminées; c'étaient pour rappeler le texte de l'Évangile: *et claritas Dei circumfulsit illos*.

Des enfants placés dans les galeries ou même suspendus dans les voûtes de l'église chantaient le *Gloria in excelsis Deo*, figurant les anges du ciel, avec l'accompagnement des instruments les plus doux, comme les harpes, etc.

Les bergers répondaient et, dans un dialogue, mêlaient leurs voix mâles avec les douces voix des anges.

Tout ceci est indiqué dans la rubrique de Noël ainsi conçue: d'abord un enfant annoncera, avec les paroles de l'Évangile, que le Christ est né, etc.

Lorsque cette pièce aura été chantée, dit la rubrique, sept enfants placés dans les galeries ou chœur chanteront: *Gloria in excelsis Deo et in terra Pax hominibus bonæ voluntatis*. Alors les berges répondent en marchant vers le chœur et ils chantent, sur un air de marche, ces paroles:

La paix si désirée est annoncée au monde, et la gloire enfin est rendue au Très-Haut, l'humanité est bénie, elle est sauvée par le secours de l'Homme-Dieu; il descend sur la terre pour

que l'homme coupable puisse monter vers le ciel et reprendre ces biens jadis perdus.

Allons, marchons, et allons reconnaître la vérité de ce qui nous a été annoncé.

Les pasteurs portant les houlettes s'arrêtent aux portes du chœur, et ils sont accueillis par deux clercs revêtus de dalmatiques et représentant les anges qui leur disent :

— Bergers, que cherchez-vous ? ... Bergers, que cherchez-vous ? ...  
— Le Christ, notre Sauveur, répondent les bergers.

Alors les clercs ouvraient les rideaux qui voilaient la crèche, et ils disaient :

Voici l'enfant avec sa mère de qui le Prophète a dit : *Eccc Virgo concipiet et pariet filium et vocabitur nomen ejus Emmanuel.*  
« Voici qu'une Vierge concevra et mettra au monde un fils, et le nom de ce fils sera Dieu résidant avec nous. Allez et annoncez qu'il est né. »

Quel mouvement d'éloquence et de poésie dans ce rapprochement de la prédiction et de son accomplissement !

Les bergers chantaient alors une invocation au Messie et une salutation à Marie. La musique nous en a été conservée et elle est admirable, nous dit M. Clément, maître de chapelle de la Sorbonne. Suivant lui, elle est pleine de mélodie, de pureté et de douceur.

Puis les bergers entraient en procession dans le sanctuaire, et c'étaient eux-mêmes qui composaient le chœur et qui exécutaient tout le chant de la messe dans leurs costumes champêtres.

A la fin de l'office divin, le célébrant se tournait vers les bergers et chantait cette antienne :

Bergers, annoncez ce que vous avez vu, et proclamez la venue du Sauveur sur la terre.

et les bergers répondaient :

Nous avons vu le nouveau-né et nous avons entendu les anges célébrant la venue du Seigneur.

puis on chantait les laudes.

\* \* \*

Maintenant, nous allons continuer à donner quelques-uns de ces Noëls qui étaient réservés à d'autres circonstances. On les exécutait dans les réunions de famille, parfois même aux églises, entre les offices.

Ces chants étaient mêlés de scènes caractéristiques comme le voyage de Joseph et de Marie à Bethléem, leur entretien avec les habitants de Bethléem, la dureté de ceux-ci, leur rigueur, ensuite la résistance des bergers aux premières paroles des anges, etc., etc. Ces scènes singulières, parfois, étaient destinées à réveiller, par leur originalité, l'attention des auditeurs pendant les veillées.

En voici un très frappant spécimen.

Les anges apparaissent devant les bergers et faisaient entendre leur appel.

*Les Anges. 1er couplet :*

Venez, bergers, accourez tous,  
Laissez vos pâturages,  
Un nouveau Roi est né pour vous,  
Portez-lui vos hommages,  
N'oubliez vos chalumaux,  
Vos tambourins et vos musettes,  
Et faites de vos airs nouveaux  
Retentir toutes ces retraites.  
Venez, bergers, etc.

*Les Bergers. 2e couplet :*

Quelle est cette importune voix  
Qui frappe mon oreille ;  
Ne puis-je dormir une fois,  
Sans que l'on me réveille ?  
Tantôt les coqs par leurs chants  
Et tantôt les enfants qui crient ;  
On doit laisser dormir les gens  
Quand ils en ont si grande envie,  
On doit laisser dormir les gens } *bis*  
Quand ils en ont envie.

*Les Anges. 3e couplet :*

Venez bergers, car il est temps,  
Allez en diligence ;  
Venez apporter vos présents  
Et votre révérence.  
Dès aujourd'hui dans ce dessein,  
Laissez là votre bergerie  
Sans attendre jusqu'à demain  
Honnez le divin Messie.  
Venez bergers, car il est temps, etc.

*Les Bergers. 4e couplet :*

Mais d'où vient donc un si grand bruit  
Dans tout notre village ;  
V'la tout le monde, en plein minuit  
Levé par ce tapage.  
On crie partout : réveillez-vous !  
Levez-vous donc, arrivez tous !  
De reposer, c'est le moment  
Dans toute bonne bergerie,  
On doit laisser dormir les gens } *bis*  
Quand ils en ont envie.

*Les Anges. 5e couplet :*

Ce tendre enfant dans une étable  
Est le verbe adorable ;  
Ne craignez pas, pressez vos pas  
Bergers, c'est le Messie.

*Les Bergers.*

Entendez-vous la voix des anges,  
Et leurs saintes louanges ;  
Ne craignons pas, pressons nos pas,  
C'est le divin Messie

*Les Anges.*

C'est le Messie, c'est le Messie,  
Divine hostie, rendant la vie,  
Un Dieu si bon l'a envoyé  
Pour effacer votre péché.

Ensemble. { *Les anges :* Ce tendre enfant.  
                  { *Les bergers :* Entendez-vous.

Après cela, les bergers, précédés des anges, se mettaient en marche pour la crèche.

*1er chœur.*

Bergers, parlez un peu plus bas,  
Ne marchez pas  
Qu'à petits pas.  
Par ces chemins et ces frimas  
Ne marchez pas  
Qu'à petits pas. (Ter.)  
Voici l'enfant dans son sommeil,  
Faites silence  
Et qu'on n'avance....  
Voici l'enfant dans son sommeil.  
Qu'on n'avance  
Qu'à son réveil.

Reprise : Bergers, parlez, etc

*2e chœur.*

Avançons-nous avec prudence,  
Faisons silence  
Vers ce berceau.  
Comme une rose, à peine éclose,  
L'enfant repose,  
Ah ! qu'il est beau.  
L'enfant sommeille,  
Marchons sans bruit.  
Oh ! nuit vermeille,  
Oh ! belle nuit,  
Vers cette crèche  
De paille fraîche  
Un Dieu Sauveur  
Vent notre cœur.

Reprise : Avançons-nous, etc.

Etant arrivés devant la crèche, alors on entend le Noël des petits enfants.

*Un enfant.*

Enfants, l'on m'a dit Qu'un Dieu vient de naître, Qui m'aime me suit Vers ce petit maître. Allons hardiment Allons promptement.	Qu'est-ce qui vous met Dans cette humble étable ? Qu'est-ce qui vous fait Pauvre et misérable ? Nous vous prions tous De venir chez nous.
--	--

Petit Roi des cieux  
Tout vous rend hommage  
Recevez les vœux  
De notre jeune âge.  
Nous vous saluons  
Nous vous bénissons.

Nous vous logerons  
Avec votre mère,  
Nous vous servirons  
En toute manière ;  
Vous y serez bien  
Sans manquer de rien.

*L'Enfant Jésus.*

Tout Dieu que je suis  
J'aime l'indigence ;  
J'aime le mépris  
J'aime la souffrance,  
Je suis bien ici  
Car je l'ai choisi.

Mes petits amis  
Votre bienveillance  
Recevra son prix  
Et sa récompense.  
Si je suis enfant,  
Je suis tout puissant.

Parez votre cœur :  
C'est là ma demeure,  
C'est où ma grandeur,  
Se plaît à toute heure,  
C'est là le présent  
Le plus excellent.

*Les enfants.*

Prenez Roi des cieux Nos cœurs pleins d'enfance Et régnent sur eux Par votre puissance. Ce que nous avons Nous vous le donnons.	Non je ne veux plus Que l'on me caresse, J'ai trouvé Jésus Trop plein de tendresse, Oh qu'il est benin ! Oh qu'il est divin !
--	--

\* \*

Enfants, qu'il fait bon  
Etre en cette étable !  
Cher petit poupon  
Vous êtes aimable !  
Cher petit agneau  
Que vous êtes beau !

Avant de partir,  
Notre aimable frère,  
Daignez nous bénir,  
Avec votre mère.  
O Jésus ! adieu !  
O Marie ! adieu !

Ces petites scènes étaient représentées avec le concours de toute la paroisse ; elles faisaient des impressions qui pénétraient les cœurs et qui restaient impénétrables. Elles produisaient sur le peuple, au milieu des pompes de l'Eglise, bien plus d'effet que ces discours relevés, de rapprochements ingénieux qui sont peu accessibles au vulgaire.

Nous avons parlé des vieux Noëls, nous exposerons maintenant ce que notre époque a produit de plus touchant en ce genre.

(A suivre.)

## LES CIEUX ET LEURS HABITANTS

(Suite)

XXII

ABSENCE D'ATMOSPHERE DANS LA LUNE.—COMMENT LES ASTRONOMES LE DÉMONTRENT.—LE CIEL VU DE LA LUNE.—JOUR ET NUIT EN MEME TEMPS.

Plus on avance dans la connaissance du monde lunaire, qui est pourtant le plus rapproché de nous, plus on découvre de différences profondes entre ce monde et le nôtre. Le fait que notre satellite est dépourvu d'atmosphère n'est certes pas l'une des moins importantes quand on considère les effets qui en résultent dans toute l'ordonnance de la nature lunaire.

Mais, direz-vous, comment les astronomes savent-ils que la Lune est privée d'atmosphère ? Les preuves en sont nombreuses et convaincantes. L'air, chacun le sait, et tous les autres gaz réfléchissent les rayons lumineux, c'est-à-dire, les font dévier de la ligne droite : aussi, si l'on regarde un astre à travers ce milieu, on le voit dans une autre position que celle qu'il occupe. Quand la Lune vient à passer devant une étoile ou une planète, nous devrions, au moment où cet astre paraît derrière l'atmosphère lunaire, le voir déplacé et dans une autre position. C'est ce qui n'arrive jamais. Les astres qui passent derrière la Lune, semblent au contraire s'avancer vers elle d'un pas très régulier, la rencontrer, s'éclipser un moment et reparaitre de l'autre côté sans subir aucun déplacement. De même, dans les éclipses solaires, le contour de la Lune se montre parfaitement dessiné et sans pénombre aucune.

On a appliqué le spectroscope à la recherche d'une atmosphère lunaire. Si cette atmosphère existait, elle devrait absorber quelques rayons de la lumière solaire réfléchi par la Lune vers la terre et les lignes de son spectre en accuseraient de suite la présence ; de plus, le spectre des étoiles qui se cachent derrière la Lune devrait, lorsqu'elles viennent sur ses bords, en être quelque peu modifié. Et cependant rien de cela ne s'observe. Aussi il semble qu'on en doive conclure que l'atmosphère lunaire, si tant est qu'elle existe, est aussi raréfiée que le serait l'air dans une de nos meilleures machines pneumatiques.

A ces arguments positifs et évidents, fondés sur des faits d'une observation facile, quelques astronomes opposent d'autres observations dont la valeur douteuse nous est assez indiquée par la modestie avec laquelle les partisans de l'habitation des astres en concluent à la possibilité d'une atmosphère lunaire. A vrai dire, on ne comprend guère quel avantage ils espèrent tirer de la possibilité d'une atmosphère dont la densité serait, d'après leur avis, 10,000 fois moindre que celle de l'air. Il ne faut pas interpréter autrement les astronomes qui nous parlent d'une atmosphère assez dense, qui se trouverait dans les plaines basses de la Lune, car, si elle avait une densité perceptible, elle se révélerait à nous par la lumière qu'elle refléterait dans le spectroscope. En général, toutes les questions accumulées par les partisans de l'habitation des astres, touchant la possibilité d'une atmosphère lunaire composée de gaz différents des nôtres et touchant sa légèreté, etc., tout cela, dis-je, ne change rien à l'état de nos connaissances positives sur ce sujet ; or, d'après elles, il n'y a dans la Lune aucune trace d'atmosphère.

Un seul fait de quelque importance peut s'alléguer en faveur de la thèse opposée, c'est que, dans un certain nombre de cas, la disparition des étoiles derrière la Lune n'a pas paru se faire instantanément, mais lentement et avec un déplacement dû probablement à un phénomène de réfraction. De là quelques astronomes ont imaginé que la Lune possède une atmosphère, mais une atmosphère qui reste accumulée dans l'hémisphère opposé à la terre et qui nous est toujours invisible, comme nous le dirons bientôt. En certaines circonstances, ajoutent nos savants, cette atmosphère afflue vers l'autre hémisphère et en couronne le bord. Cela encore est possible, mais cependant, il faut l'avouer, difficile à expliquer et à admettre. Pour notre part, nous préférons nous reconnaître incapables d'expliquer cette disparition lente des étoiles, laquelle n'infirmes en rien les preuves évidemment contraires à l'existence d'une atmosphère dans la partie visible de la Lune.

Les conséquences de cette absence d'atmosphère ne sont pas des moins curieuses à considérer. Au nombre des provisions les plus nécessaires, un voyageur, qui penserait sérieusement à s'aventurer par le monde de la Lune, devrait y transporter un bon volume d'air respirable, absolument comme les aéronautes qui prennent avec eux, pour pouvoir respirer à l'aise dans les hauteurs où ils s'élèvent, de fortes provisions d'oxygène. Mais ce serait là bien peu de chose à côté de ce qui arriverait à celui qui aurait à se plonger dans la légère atmosphère lunaire, si tant est qu'il y en ait même une ombre, ou dans un espace dépourvu d'atmosphère. Faute sans donner à l'air intérieur le temps de s'équilibrer avec l'air extérieur, cette opération équivaldrait à une application générale de ventouses sur toute la surface du corps : elle suffirait à arracher en un clin d'œil



M. FRANÇOIS COPPÉE

à l'imprudent voyageur toute la peau de son corps et à extraire de vive force tout son sang et toutes les autres humeurs. Ce serait en un mot le sort de celui qui entrerait sous une cloche pneumatique et y serait soumis à une raréfaction de  $\frac{1}{1000}$ .

Supposons néanmoins que l'intrépide et prudent explorateur, persuadé de ne pouvoir rester en plein air dans le monde de la Lune, a trouvé moyen de s'y transporter dans une chambre de cristal pareille à celles dont se servent les plongeurs, quand ils descendent au fond de l'océan et s'exposent ainsi à de très hautes pressions. Ayant pris ses mesures pour ne pas arriver de nuit dans ce pays inconnu, il ne resterait pas peu décontenancé de s'y voir entouré d'un il ne saurait dire quoi qui n'est ni le jour, ni la nuit, ni le crépuscule, mais un mélange de tous les trois. Le ciel, noir comme l'encre, laisse voir les étoiles scintillant d'une splendeur plus vive même que dans les plus belles nuits terrestres; mais, au milieu d'elles et sur le même fond noir, le Soleil, plus resplendissant que jamais, est cependant incapable d'éclipser les étoiles et d'éclairer l'abîme qui l'entoure.

Cet aspect funèbre du ciel est une conséquence immédiate de l'absence d'atmosphère dans la Lune. Le jour, pour nous habitants de la Terre, est un phénomène causé en grande partie par l'illumination de l'air; c'est à la diffusion des rayons solaires à travers ses molécules que nous devons les riches teintes du crépuscule et le magnifique azur de midi; là même où les rayons directs n'arrivent pas, les rayons réfractés par l'air se rendent. Si vous enlevez l'air, le firmament disparaît comme un objet visible, et il ne reste plus qu'une obscurité complète, au milieu de laquelle resplendit le Soleil, sans empêcher toutefois la vue des étoiles, de même que du haut d'un phare la lumière électrique brille dans les ténèbres d'une nuit obscure et n'empêche pas la vue des autres lumières disséminées sur la côte. Ce qui fait que les étoiles sont invisibles durant le jour, c'est précisément la clarté de l'air interposé et qui est plus intense que leur lumière; cet obstacle disparaît du moment qu'il n'y a plus d'atmosphère ou qu'il n'y en a plus qu'une extrêmement raréfiée. Nous en avons même ici-bas un faible exemple sur les hautes montagnes: de leurs sommets l'azur du ciel paraît beaucoup plus profond que de la plaine qui s'étend à leurs pieds.

Ainsi un observateur posté sur la Lune verrait la nuit même en plein midi continuer de régner au ciel, et il est permis de se demander si un de nos amis terrestres, fût-il un astronome, ne trouverait pas bientôt cette nuit perpétuelle absolument insupportable. Il est vrai qu'en abaissant ses regards sur la surface de la Lune, il jouirait au même temps de tous les avantages d'un jour des plus brillants. Mais ici encore l'absence de l'atmosphère se rendrait sensible par plus d'un étrangeté.

D'abord, comme il n'y aurait point de lumière répandue dans l'air pour tempérer l'obscurité des points inacessibles aux rayons directs du Soleil, son œil serait heurté par la crudité des clartés et des ombres. Si la chambre de verre de notre explorateur était placée sur la Lune au pied d'une montagne, au moment où le Soleil viendrait à se cacher derrière cette cime, notre brave homme passerait du jour clair à une obscurité très grande; car les corps voisins ne reflèteraient qu'une bien faible lumière.

Comme compensation, il aurait le plaisir de voir très clairement les objets les plus éloignés qui tomberaient sous les rayons du Soleil et ce ne serait qu'à grande peine qu'il pourrait croire à leur éloignement. En effet un des signes d'après lequel nous sommes habitués à regarder comme lointains les objets terrestres est que leur image nous apparaît comme ternie par l'effet de l'air et des vapeurs interposées. Si un peintre ne voulait point ainsi les objets qu'il veut représenter comme éloignés et s'il ne ménageait point les teintes à cet effet, en les amortissant et en les baissant graduellement, l'œil, privé du meilleur moyen de juger de la distance, serait tenté de supposer que la petitesse apparente de ces objets plus éloignés est au contraire réelle, puisque la netteté des contours et des teintes les lui ferait voir aussi proches que les autres. La même chose arriverait à notre observateur quand il regarderait, sans milieu d'air et de vapeurs, les rochers et les montagnes qui s'étendent dans la plaine environnante jusqu'aux dernières limites de l'horizon.

(A suivre)

## LITTÉRATURE

La maison Frübner, de Londres, va prochainement publier *La généalogie du démon*, c'est-à-dire l'histoire des croyances de tous les peuples à l'ange déchu.

\* \* \*

Les élèves de Cambridge, en Angleterre, vont jouer *Les Oiseaux*, d'Anselme; les dames de Girton ne veulent pas être surpassées, et elles ont mis en scène

*l'Electre*, de Sophocle, dans le texte grec. Les dames seules étaient admises à la représentation. Notre sexe est encore protégé.

\* \* \*

Le célèbre voyageur Vambéry est maintenant professeur de langues orientales à Pesth.

\* \* \*

La maison Didot, de Paris, vient de publier une nouvelle édition des œuvres de Fenimore Cooper.

\* \* \*

On vient de publier, à Leipzig, une traduction en grec du poème *Hiawatha*, de Longfellow. M. Pervanoglow est le traducteur.

\* \* \*

M. Nardhoff, l'un des rédacteurs du *New-York Herald*, vient de publier un livre sur Dieu et la vie future. Un rédacteur d'un journal quotidien qui peut encore se livrer à des travaux de cette nature à plus que du talent, il a du génie.

## LA LITTÉRATURE ANGLAISE

(Suite)

## SPENSER

Edmond Spenser (1553-1598) est l'Arioste de l'Angleterre. Comme l'auteur de *l'Orlando Furioso*, il a chanté l'amour, les galanteries de la Cour et les flatteries des ministres. Moins élégant, moins coulant que le poète italien, Spenser l'emporte par la profondeur des pensées, la variété de ses caractères, la vigueur de ses conceptions, la force et la richesse de son imagination. "Le champ de son imagination, dit Campbell (1), est varié et luxuriant; il jeta dans la poésie anglaise l'harmonie et la rendit plus chaude, plus tendre, plus magnifique dans la description qu'elle ne l'avait été avant lui et qu'elle ne le fut après. Ses descriptions ne relèvent pas, il est vrai, de cette puissance de pinceau, de cette touche magistrale qui est le caractère des plus grands poètes, mais on ne trouvera pas ailleurs d'images plus vaporeuses et plus développées que ces visions qui se forment dans l'esprit du poète, ni une plus grande douceur de sentiment ou une palette plus riche que celle de ce Rubens. Son imagination débordante se répand dans ses moindres détails, comme un terrain vigoureux qui envoie la fraîcheur et la vie jusqu'à l'extrémité des feuilles qu'il nourrit. Considéré dans son ensemble, son poème, la *Reine des Fées*, laisse à désirer cette grâce qui résulte de la force, de la symétrie, des proportions, d'une marche rapide et intéressante, car, bien que l'auteur n'ait pas complété son plan, il est facile de voir que l'adjonction de plusieurs chants ne l'aurait pas simplifié."

Spenser a encore laissé dans la poésie pastorale le *Calendrier des Bergers*, où figurent le naturel et la grâce. Parmi ses ouvrages en prose, on cite surtout: *View of the state of Ireland*.

Sir Philippe Sydney (1554-1586) est connu par son poème allégorique, *l'Arcadie*, qui a longtemps fait les délices des dames anglaises. C'était l'homme le plus admiré et le plus populaire de son temps.

Michel Drayton (1563-1631) est l'un des écrivains les plus abondants de la première période. Son principal ouvrage est *Polyolbion*, description de sa patrie, en 30,000 vers alexandrins. On a encore de lui des odes, des pastorales, *The Baron's War* et *England's Heroical Epistles*. Il possède l'art d'écrire l'histoire avec énergie sous le masque brillant de la poésie.

## JONSON

Ben Jonson naquit en 1574; son père était un pauvre ecclésiastique de campagne. Le jeune Jonson apprit le métier de maçon et servit plus tard comme soldat en Flandre. A l'exemple de son ami Shakespeare, il composa des pièces après avoir joué sur la scène. L'Angleterre, plus que partout ailleurs, nous fournit de ces exemples.

La première pièce de Ben Jonson fut une comédie intitulée: *Every Man in his Humour*, qui fut jouée en 1598. Ce succès de début établit sa réputation. Il a écrit encore plusieurs comédies, deux tragédies et quelques peintures de mœurs d'une exactitude, d'une vérité telles qu'elles sont restées sans être surpassées.

Ses deux tragédies, *Catiline* et *Séjan*, prouvent de grandes connaissances, mais sont froides et déclamatoires. Outre la comédie que nous avons déjà citée, *Volpone*, la *Femme Silencieuse*, et son chef-d'œuvre, *l'Alchimiste*, sont pleines de réparties fines et de sel attique.

Jonson s'efforça, avec une certaine puissance classique, de régulariser la scène anglaise. C'est le premier écrivain anglais qui ait composé des comédies régulières. Il fait trop le savant; c'est son plus grand défaut, il ralentit ainsi la marche de l'action et fatigue

(1) *Specimens of the British poets.*

l'auditeur. Il est généralement monotone dans ses poèmes, si l'on en excepte certains endroits où le poète semble se réveiller de son engourdissement ordinaire. S'il faut en croire Drummond, un de ses biographes, Jonson était d'un caractère susceptible, hautain et jaloux. Il fut nommé en 1619 poète-lauréat de l'Angleterre, situation qu'il conserva jusqu'en 1637, époque de sa mort.

Sir John Suckling (1613-1641), se distingue par une imagination heureuse, une verve élégante et une facilité étonnante. Sa *Balad upon a wedding* est un modèle de peintures riantes et gracieuses. Ses épigrammes ont beaucoup de sel; comme poète descriptif il surpassa tous ses contemporains.

Francis Quarles (1592-1644) a développé dans ses *Emblèmes* et dans son *Enchiridion* des théories politiques. Quarles a de l'originalité, une certaine facilité d'expression et des sentiments élevés.

En Ecosse, Alexander Scot, sir Richard Maitland, le capitaine Alexandre Montgomery et Jacques VI cueillirent des lauriers. La plupart de leurs écrits consistent en poésies fugitives, morales, descriptives, satiriques, d'une versification assez correcte, mais qui subirent cependant l'influence anglaise et le mauvais goût de l'époque, l'*euphémisme*. Le plus célèbre écrivain écossais de cette époque est George Buchanan (1506-1582), auteur de poèmes satiriques, moraux, dramatiques et romanesques; on lui doit une *Histoire d'Ecosse* et une traduction des Psaumes de David. Ses vers latins peuvent rivaliser en correction avec les meilleurs poètes de Rome.

William Drummond (1589-1649), est l'auteur de sonnets, de madrigaux, de poésies sacrées, d'épîtres dédicatoires, d'odes de circonstance, etc. Comme toutes les œuvres des poètes secondaires de la première période, il n'a pu échapper à l'insipidité, à la monotonie et à une délicatesse affectée.

Sir Robert Ayton (1570-1638) était contemporain de William Alexander, comte de Stirling, d'Alexandre Hume et de Robert Kerr, comte d'Ancrum, tous trois chantres populaires des montagnes de l'Ecosse.

## ORIGINES DU THÉÂTRE ANGLAIS

En Angleterre, comme dans les autres pays de l'Europe, les premières scènes dramatiques consistaient dans des représentations d'un caractère religieux dont le sujet était tiré des livres saints; c'étaient les Miracles que l'on jouait à certaines fêtes de l'année. A *miracle play* fut joué pour la première fois à Dunstable, en 1119, sur l'histoire de sainte Catherine. De 1268 à 1577, la scène se transporta dans les plus grands centres, même jusqu'en Ecosse. Les personnages de ces pièces représentaient des personnes sacrées, souvent même la divinité.

Sous le règne de Henri VI on introduisit sur le théâtre des personnages allégoriques, représentant des idées abstraites comme la misère, la justice, la miséricorde, la vérité. On appela ce nouveau genre *Moral plays*. La poésie dramatique avait certainement fait un pas, mais quelle distance la séparait encore de Shakespeare! Sous Henri VIII les pièces morales (1) les plus célèbres sont: *The cradle of security*, *Hit the wall on the head*, *Impatient poverty*, *The marriage of Wisdom* et *Wit*. A cette époque l'acteur jouissait d'une grande considération.

John Heywood a composé des intermèdes satiriques qui marquent de la verve. Son contemporain, Nicolas Nodall, qui vivait sous Henri VIII, a laissé une pièce: *Ralph Royster Doyster*. Une autre pièce, *Grammer Gerton's Needle*, que l'on dit être de John Still, ainsi que la pièce précédente, sont les meilleures comédies de leur temps.

La tragédie prit naissance en Angleterre après la comédie. La première que nous ayons est la tragédie de *Ferrez* et de *Porrez*, jouée sous le règne d'Elisabeth, écrite en vers blancs. Chacun des cinq actes était précédé d'un prologue *Tancrede* et *Gismunda*, *The supposed Jocasta*, *Damon and Pythias*, datent de cette époque.

Lylley, poète dramatique, est surtout connu par son *Histoire d'Euphus*, où l'on ne trouve que jeux de mots, antithèse, affectation, style maniéré. Ce livre donna naissance à l'*Euphémisme*, qui joua en Angleterre le même rôle que le *Goumourisme* en Espagne. Lylley est le Marini de l'Angleterre; il a fait école sous le règne d'Elisabeth.

Christopher Marlowe (1562-1592) est le seul poète dramatique véritablement digne de ce nom qui ait précédé Shakespeare. Il a écrit huit pièces à part divers poèmes: *Tamburlain*, *La Vie et la mort du docteur Faust* et *Le Juif de Malte*, sont ses meilleures pièces. Marlowe déploie en certains endroits le talent d'un esprit supérieur.

Il appartenait à Shakespeare de donner au théâtre anglais tout son éclat.

EDMOND LARBAU.

(A suivre)

(1) Justement ce qu'en Espagne on appelait *Autos sacra-mentales*.

## NOS GRAVURES

## Bien heureuse!

Comme elle le couve de l'œil et comme elle le trouve beau ! C'est son premier-né. Son enfant est le monde pour elle. Peut-être déjà rêve-t-elle à son avenir :

Enfant chéri que seras-tu sur terre,  
Ange de paix ou bien foudre de guerre ?  
Prêtre de Dieu, ou brillant général ?  
Grand avocat, ou cavalier au bal ?  
En attendant, sur mes genoux,  
Mon bel enfant, endormez-vous.

Le cœur d'une mère est assez large pour embrasser le présent et l'avenir.

## M. François Coppée

Il est né à Paris en 1842.

C'est une figure trop connue et que la célébrité a dès longtemps mise en relief.

Sa première œuvre dramatique, qui a obtenu un brillant succès, a pour titre : *Passant*, petit poème exquis, fleurissant en pleine renaissance italienne, et encadré dans le poétique mirage de cette époque superbe dont le souvenir arrive encore éblouissant à travers les âges.

Ce *Passant*... Coppée lui en a voulu... car longtemps on ne le désignait qu'ainsi : "l'auteur du *Passant*."

Depuis, il a fait amende honorable et, dans une prose charmante, musicale comme ses vers, il a dit quelque part :

"Pauvre petit *Passant*, douce inspiration d'une heure radieuse de mes vingt-cinq ans, pardonne-moi les minutes d'impatience et de mauvaise humeur que m'a causées bien des fois ton nom malignement prononcé pour déprécier mes créations nouvelles. Tu n'en es pas moins resté l'enfant bien-aimé de ma jeunesse, le rêve d'idéal et d'amour qu'on ne fait qu'une fois dans sa vie, et jamais je n'ai oublié, gentil chanteur de clair de lune, que je te devais cette première récompense du poète, ce premier rameau de laurier qui a fait pleurer de joie ma vieille mère et qui m'a donné pour toujours le courage et l'espérance."

Depuis lors, quel chemin parcouru, et que de lauriers ajoutés à ce premier rameau dont le poète parle avec un souvenir si ému ?

*Les Deux douleurs*, *l'Abandonnée*, *le Rendez-vous*, *le Luthier de Crémone*, *le Trésor* et, enfin, le beau drame intitulé *Madame de Maintenon*, telle est la liste des productions dramatiques dues à la plume de M. Coppée.

Cette série, qui constitue son théâtre, vient d'être couronnée par la pièce que tout Paris applaudit en ce moment.

*Severo Torelli*, drame en cinq actes, en vers, a été accueilli avec toute la faveur que méritait une œuvre de cette portée. L'intérêt est tenu en éveil par une succession d'épisodes où les situations tragiques sont traversées par des scènes d'une adorable fraîcheur.

Le grand et légitime succès de *Severo Torelli* sera bientôt suivi, nous n'en doutons pas, d'une consécration très méritée et très attendue par les nombreux amis du grand poète. Il est probable que l'Académie Française sera bientôt ouverte à M. Coppée.

*La Grève des Forgerons*, poésie qui a eu grand retentissement il y a quelques années, et que beaucoup de nos lecteurs ont entendu réciter, est due aussi à la plume de Coppée.

## CHOSSES ET AUTRES

Il est de nouveau question d'un voyage du prince de Galles en Irlande.

On dit que Mary Anderson, l'actrice, est fiancée au duc de Portland.

Dans la province d'Ontario, sur six ministres, cinq sont avocats—comme à Québec.

L'ouverture du parlement anglais, cette année, aura lieu encore par une commission royale.

La population de Canton (Chine), menace de massacrer tous les étrangers qu'il y a dans leur ville.

Quatre personnes ont été tuées depuis la semaine dernière sur le chemin de fer du Grand-Tronc, près de Kingston.

De fausses pièces de dix cents sont en circulation. Ces imitations sont très faciles à reconnaître.

La fabrique de sucre de betterave de Farnham est en plein travail, et le sucre produit est, dit-on, d'excellente qualité.

Les entrepreneurs du palais de glace se sont mis à l'œuvre et ont commencé à placer les grues destinées à ériger les blocs de glace.

Le prince Jérôme Bonaparte est décidé à poser sa

candidature à l'élection d'un député à la Chambre, pour Barbesieux (France).

D'Angleterre on envoie de nouvelles troupes en Egypte. L'armée anglaise comptera alors en ce pays 10,000 hommes.

Le dernier numéro de la *Gazette Officielle* d'Ottawa annonce la convocation du parlement fédéral pour le 17 janvier.

M. Gladstone en est rendu à ce point d'insécurité qu'il se fait escorter par des policiers, même pour aller à l'église.

On dit que le pape a nommé l'évêque Gibbon délégué apostolique pour présider au concile de Baltimore en 1884.

M. L.-A. Sénécal est parti samedi dernier de New-York pour Paris. Il sera de retour à la fin du mois de janvier.

Depuis 1867, le diocèse de Rimouski compte 265 conversions du protestantisme au catholicisme, soit une moyenne de 17 par année.

En récompense de ses services au Tonquin, l'amiral Courbet vient d'être créé grand'croix de la Légion d'honneur par le gouvernement français.

On affirme que les évêques américains, avant de quitter Rome, se sont entendus sur une politique commune au sujet de l'agitation irlandaise qui se fait aux Etats-Unis.

A une assemblée des directeurs de la compagnie du Richelieu et Ontario, le capt. J.-B. Labelle a été choisi pour remplir la charge de directeur général, laissée vacante par la mort de M. J.-B. Lamère.

Les élections du quartier d'Hochelaga ont eu lieu la semaine dernière. Les candidats, tous trois ex-maire d'Hochelaga, ont été élus par acclamation. Ainsi que nous l'avions prévu, MM. Préfontaine, Rolland et Gauthier, sont les nouveaux échevins de la cité de Montréal.

Un banquet est donné aujourd'hui à l'honorable M. Royal, à Winnipeg. Cette démonstration, organisée par les hommes les plus marquants de Manitoba, sans distinction de nationalité, fait le plus grand honneur à notre distingué compatriote.

Un conseil pratique, par ce temps de grands froids. C'est du *Journal du Dimanche* et à l'adresse des femmes du monde : "Voici venir la Noël, le jour de l'An ; vos maris se dévouent, au moins, nommé d'entre eux, de toutes paroisses, de toutes croyances, à des institutions de charité ; ils prodiguent bien l'argent, fondent des hôpitaux, assistent de leur influence les œuvres sorties des presbytères ; mais vous, ne pouvez-vous pas, surtout au commencement de l'hiver, débarrasser vos armoires de toutes les vieilles hardes, trop fanées pour vous, si chaudes et si bonnes pour les pauvres, enfants ou vieillards."

## CONCERT

DE Mlle EMERY CODERRE

Mlle Coderre vient de nous donner la mesure de son talent. Nous avons assisté à son concert de Queen's Hall. Elle a le droit d'être fière du brillant succès qu'elle a obtenu. Désormais nous classerons cette jeune artiste dans la catégorie des pianistes distinguées.

Le concerto en sol mineur, de Mendelssohn, a été exécuté avec beaucoup de talent par Mlle Emery Coderre. Le nombreux auditoire qui l'écoutait lui a témoigné sa satisfaction par des triples salves d'applaudissements. Pendant toute la soirée, et chaque fois que Mlle Coderre s'est fait entendre, elle a été l'objet de beaucoup de sympathie. Rappels réitérés, applaudissements et fleurs.

Mlle Hortense Villeneuve a partagé les lauriers de Mlle Emery Coderre. Cette jeune personne possède une voix charmante. Elle vocalise avec une grande facilité. Elle l'a prouvé dans la "cavatine du page," de l'opéra *les Huguenots*, qu'elle a chantée dans la première partie du concert. L'auditoire en était émerveillé. Mlle Villeneuve, qui a paru trois fois, a obtenu chaque fois l'honneur du rappel, force applaudissements et corbeilles de fleurs.

Mlle Ernestine, sœur de Mlle Emery Coderre, et M. A. Clark, chargé de l'accompagnement, se sont fort bien acquittés de leur rôle.

Nous adressons nos plus sincères félicitations au professeur Herr-Ernest Ruppell, violoncelliste d'un grand mérite. Le violoncelle est un instrument qui ne peut être manié que par des mains habiles. Le professeur Ruppell, quoique jeune, a prouvé qu'il était un musicien consommé. L'auditoire ne lui a pas marchandé ses bravos.

MM. La Fréchette et P. Viillard, qui figuraient sur le programme, n'ont pu se rendre au concert. Nous

l'avons regretté. Ils ont été remplacés par M. Neil Warner, professeur de déclamation et M. R. Lacroix.

Le concert de Mlle Emery Coderre a réussi sous tous rapports. Nous félicitons la bénéficiaire. Nous espérons qu'elle ne s'en tiendra pas là : que cet hiver le public entendra encore notre pianiste montréalaise et les artistes qui lui ont donné leur concours.

## POURQUOI IL NE CRIAIT PAS

—Voilà au moins dix fois que je vous le dis, gamin, éloignez-vous de cette porte, disait un marchand, et le premier qui revient s'en souviendra, je vous le promets.

Les petits garçons s'éloignèrent, effrayés de la colère du marchand. Un instant après, un petit bonhomme, déguenillé, vint se placer sur le terrain défendu.

—Ote-toi de là, lui cria le marchand.

Le garçon demeura debout, regardant de tous côtés. —Il veut me voler, se dit le marchand ; je vais le faire déguerpir.

Et, prenant un bout de cercle de quart, il sortit à la course, saisit l'enfant et le frappa.

—Oh ! tu es bien entêté, dit-il, en voyant que le gamin se débattait, mais sans crier. Si tu reviens, je t'en donnerai deux fois autant.

L'enfant traversa la rue et resta là, s'essuyant les yeux.

Il paraissait si petit, si misérable, si affamé, que le marchand se sentait attendri et il regrettait sa cruauté.

—Je cherche un petit garçon, lui dit une femme en s'arrêtant à sa porte. Son père a été tué avant-hier dans un accident de chemin de fer, et depuis cela il ne veut plus rester à la maison. Quelquefois il entre dans la cour comme s'il oubliait son malheur, mais tout à coup le souvenir lui revient, il éclate en sanglots et s'enfuit. Sa mère est morte depuis longtemps, et son père était le seul être qu'il aimait. C'est presque impossible de lui faire comprendre ce que c'est que la mort. Le voilà là-bas, le pauvre petit, indiquant le petit fustigé : il est sourd et muet !

## DE TOUT UN PEU

On compte dans la ville de Londres 105 cimetières abandonnés.

Il est établi que de 1870 à 1880, il a été exporté, de Reims seulement, 174,000,000 de bouteilles de champagne.

La cervelle de Tourgenieff pesait 2,012 grammes, et c'est la plus pesante de toutes les cervelles humaines. Le poids ordinaire est de 1,390 grammes. Celle de Cuvier pesait 1,800 grammes.

L'ordre des jésuites comptait, en 1880, dix mille quatre cent quatre-vingt-quatorze membres ; il en compte maintenant 11,058.

Un pauvre diable vient de calculer que la fortune de Vanderbilt, évaluée à \$200,000,000, si elle était convertie en un lingot d'or solide, ne pourrait être portée par 7,000 hommes.

Le plus vieux des chiffonniers de Paris vient de mourir. En 1858, l'impératrice Eugénie, en se promenant dans le Bois de Boulogne, perdit un magnifique bracelet en diamants. Ce chiffonnier, qui se nommait Célestin Collet, eut la chance de le trouver dans un bosquet. Il en informa immédiatement la préfecture de police, et, mandé aux Tuileries, il reçut ses remerciements de l'impératrice qui lui fit une reuñe de \$125, dont il a joui jusqu'à sa mort.

D'après un rapport de l'inspecteur-général des forêts d'Italie, le fameux châtaignier que l'on voit encore sur le mont Etna, en Sicile, mesure 192 pieds de circonférence à sa base. Quant à son âge, les uns lui ont donné 4,000, d'autres 2,000 ans.

D'après un nouvel examen, qui a eu lieu dernièrement, cet énorme châtaignier n'aurait que 800 ans. Le même rapport contient d'intéressants détails sur les châtaigniers en Italie. On en cite plusieurs de remarquables par leurs proportions, surtout celui de Montamiata, en Toscane. Dans le nord de l'Italie le châtaignier croît à une altitude de 1,200 à 2,700 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Battle Creek, Mich., 1879.

Messieurs.—Ayant souffert pendant plusieurs années de dyspepsie et de débilité générale, sur l'avis de mon médecin j'ai fait usage des Amers de Houblon, et aujourd'hui je suis guéri. Thos. S. Knox.



Il est né le divin Enfant,  
Jouez hautbois, résonnez musettes :  
Il est né le divin Enfant,  
Chantons tous son avènement.

Une étable est son logement,  
Un peu de paille est sa couchette.  
O Jésus ! ô Roi tout puissant !  
Régnez sur nous entièrement.

Il est né, etc.

VENITE ADOREMUS



Seeldraeyer's E. Bohl's

KELLENBACH & OST. SC.

ELLE EST HEUREUSE!

## CARILLON

## PETIT RIEN POUR LE NOUVEL AN

Cri, cri, cri, fait le carillon,  
C'est son refrain chez la maunière ;  
Pour moi je sonne un carillon,  
Chacun s'affirme à sa manière.

Ami, c'est le premier de l'an,  
Profitant d'un antique usage,  
Mon cœur formule avec élan  
Des vœux—qu'ils soient heureux présage.

Ce jour, je vais le nez au vent,  
Cherchant mes amis pour leur dire :  
Soyez bien plus heureux qu'avant ;  
Et le disant, je le désire.

Je crois que ce jour chacun veut  
Être meilleur, coûte que coûte ;  
Faire un plaisir lorsqu'il le peut,  
Et que dès lors Dieu vous écoute.

Dieu vous écoute et puis après  
Béni la ville et le village ;  
A croire ainsi soyons tous prêts,  
Dans nos chagrins cela soulage.

Ce jour, je n'ai qu'un seul souci :  
Porter bonheur à tout le monde ;  
A cet effet j'évoque ici,  
Fée ou Mécotte vagabonde.

De l'Amitié les chauds rayons,  
Devront traverser la distance,  
Pour égayer les carillons  
Que sonne ton ami d'enfance.

Le grillon fait toujours cri cri ;  
Drelin, drelin, drelin, je sonne :  
Souris à ce charivari,  
C'est l'Amitié qui carillonne.

CH. PEROTTE DELANDER.

## LE MOULIN ROUGE

## PROLOGUE

## LE MARIAGE DE LASCARS

## XXXV

## PREMIÈRE SOIRÉE

## (Suite)

En ce moment madame Audoin jugea convenable d'intervenir.

—Certes, monsieur le baron, dit-elle, s'il est quelqu'un au monde qui ne puisse révoquer en doute votre courage et votre générosité, ce quelqu'un, c'est nous !... Nous ne doutons pas davantage de votre courtoisie infatigable. Vous êtes Français, vous êtes gentilhomme, à ce double titre vous considérez comme un devoir de vous faire le chevalier de deux pauvres femmes isolées et sans protecteur... Cela est beau, monsieur le baron... cela est noble... cela est digne du nom et du titre que vous portez. Mais nous saurons unir la discrétion à la reconnaissance ; nous n'abuserons point d'une galanterie qui vous honore, et que nous apprécions, je vous le jure, autant qu'elle mérite de l'être...

Ayant ainsi parlé, madame Audoin fit la révérence et se renversa, très contente d'elle-même et enchantée du petit discours un peu prétentieux qu'elle venait de débiter avec un choix d'intonations qui ne pouvait manquer d'en doubler l'effet.

—Que le diable emporte la vieille folle et son éloquence !... pensa Lascars fort contrarié de cette résistance à laquelle il ne s'attendait pas. Est-ce qu'elle se figure, par hasard, que mes traits de galanterie, comme elle le dit, sont à son adresse ?... Elle en est, ma foi, bien capable !...

Puis il reprit tout haut, d'un ton de franchise et d'enjouement :

—En vérité, chère madame Audoin, vous me faites un honneur que je suis loin de mériter, et vous m'attribuez des mérites qu'il faut absolument que je décline... Au lieu et place de cette courtoisie chevaleresque qu'il vous semble voir en moi, je constate un égoïsme bien naturel, et ce qui, de votre part, vous semble discrétion, n'est au fond que cruauté pure... Lascars fit une pose.

—Monsieur le baron, dit vivement la gouvernante, de grâce, expliquez-vous !... votre égoïsme prétendu et ma prétendue cruauté restent pour moi lettres closes...

—Chère madame, continua Roland, je n'ai ni les goûts, ni les habitudes d'un sauvage, vous le comprenez sans doute, et l'isolement auquel je me vois réduit me pèse au-delà du possible... Pour peu qu'il me faille continuer cette existence de complète solitude, reployé sur moi-même, loin de toute oreille intelligente et sympathique à qui je puisse confier mes pensées, je tomberai certainement malade de tristesse et d'ennui, et n'ayant rien de mieux à faire, je mourrai !... Une lueur d'espérance a traversé mes ténèbres... j'ai pu croire un instant qu'après avoir eu l'immense bonheur de vous être utile, je trouverais auprès de vous une charmante et pure intimité, précieux remède à mes chagrins, et qu'en même temps ma présence ne vous semblerait point importune... Au nom du ciel ne détruisez pas ce beau rêve... ma vie est entre vos mains !... par pitié, ne me laissez pas mourir !... Et vous, mademoiselle, ajouta Lascars en s'adressant à Pauline, vous, ma sœur, puisque vous avez daigné me permettre de vous donner ce nom si doux, intercédés pour moi... faites en

sorte que je ne devienne pas victime d'une discrétion funeste qui me rendrait bien injustement le plus malheureux des hommes...

Ces dernières paroles empruntèrent une sorte d'éloquence du ton avec lequel elles furent prononcées et du geste suppliant qui les accompagnait.

Pauline, en les écoutant, changea plusieurs fois de visage, elle rougit et pâlit successivement.

—Mon Dieu, balbutia-t-elle avec un extrême embarras, ni ma bonne Audoin, ni moi, nous n'avions la pensée cruelle de vous rejeter dans l'isolement... nous craignons seulement d'abuser d'une bienveillance si généreusement offerte...

—Mais, reprit la gouvernante, puisque monsieur le baron insiste, nous ne faisons plus difficulté d'accepter, et nous sommes heureuses de nous placer sous la protection d'un aussi galant homme...

—Ainsi, mesdames, ma cause est gagnée ?... demanda joyeusement Lascars...

—Elle n'avait jamais été perdue... répondit Pauline d'une voix si basse que ses paroles furent presque indistinctes.

Lascars les entendit cependant, ou plutôt il les devina.

—Merci, ma sœur, merci de toute mon âme !... murmura-t-il avec une émotion de commande digne d'un grand comédien. Vous me rendez enfin justice, et j'en serai reconnaissant toute ma vie !...

Puis, changeant de ton, il ajouta :

—La soirée est magnifique... l'air est tiède... les étoiles brillent dans un ciel sans nuage... tout invite à la promenade... Voulez-vous accepter mon bras et venir respirer dehors ?...

—Je ne demanderais pas mieux, répliqua Pauline, mais...

—Comment, s'écria le baron, comment, il y a encore un mais ?...

—Oh ! celui-là ne saurait vous blesser... fit la jeune fille avec un sourire, l'émotion et le saisissement d'hier m'ont anéanti... je me sens faible, toute brisée et peu capable de me mettre en marche...

—N'est-ce que cela ?... Eh bien ! il existe un moyen bien simple de vous promener sans fatigue...

—Un moyen ! répéta Pauline curieusement, lequel ?...

—Ma barque est amarrée presque en face de votre maison... Prenez-y place avec madame Audoin et je vous servirai de pilote...

Les yeux de la jeune fille brillèrent.

—Eh bien ! continua Lascars, ma proposition vous séduit-elle ?

—Une promenade en bateau... la nuit... ce serait charmant...

—Alors n'hésitez pas...

—Qu'en pensez-vous, ma bonne Audoin ?

—Monsieur le baron, demanda la gouvernante, n'y a-t-il point de danger ?...

—Aucun, madame, je vous l'affirme...

—Cependant les accidents les plus funestes ne sont point rares sur les rivières... sans cesse on entend parler de barques chavirées et de gens qui se noient...

—Vous avez raison, madame, mais une grande partie de ces sinistres, pour ne pas dire tous, répliqua Lascars, sont occasionnés par l'incurie ou par la témérité des rameurs, et je crois que vous pouvez compter sur ma prudence...

—Je m'inquiète fort peu de moi-même, reprit la bonne dame ; mais je veux avoir la certitude que Pauline ne peut courir aucun risque... me répondez-vous d'elle ?...

—Sur mon honneur de gentilhomme, oui, madame...

—Dans ce cas, nous acceptons...

—Quel bonheur ! murmura la jeune fille avec une joie enfantine, je vais prendre mon voile et nous partirons vite...

Un instant après, les deux femmes avaient pris place l'une à côté de l'autre à l'arrière du bateau, et Lascars, maniant les rames avec une précision et une vigueur incomparable, faisait voler la petite embarcation sur les eaux calmes de la Seine.

Pauline, silencieuse, se livrait à une rêverie dont la tristesse n'offrait aucun mélange d'amertume. Elle pensait à son père, qu'elle ne devait plus revoir ici-bas... Elle pensait à la noble figure de ce défenseur à peine entrevue au milieu des sanglantes horreurs de la nuit du 30 mai... Elle pensait enfin à ce gentilhomme, non moins jeune, non moins beau, non moins courageux que l'inconnu, à ce baron de Lascars par qui elle avait été sauvée la veille et qui semblait devoir se mêler à sa vie...

Tout en s'abandonnant, presque à son insu, aux souvenirs dont nous venons d'indiquer la nature, Pauline, protégée par l'obscurité, abaissait ses yeux vers Roland, assis en face d'elle, et qui de seconde en seconde, par des mouvements réguliers et cadencés, se penchait sur ses avirons pour imprimer à la barque une impulsion nouvelle...

Un rayonnement vague, une sorte de lueur phosphorescente se dégageait des eaux. La silhouette du baron détachait hardiment ses lignes élégantes sur ce fond faiblement lumineux, et Pauline prenait à le regarder ce plaisir immatériel qu'inspire la vue d'une statue parfaite, unissant la grâce à la force dans de justes proportions.

Roland s'apercevait à merveille de l'examen complètement irraisonné, sinon complètement involontaire, dont il était l'objet, mais il se gardait bien de rompre un silence mille fois plus favorable à ses projets que les paroles les plus éloqu coastes.

## XXXVI

## LES FRÈRES TALBOT

Ce silence ne pouvait, néanmoins, se prolonger indéfiniment ; il devait suffire, non seulement pour le rompre, mais encore pour rendre son retour impossible, d'un mot prononcé au hasard par l'une des trois personnes qui se trouvaient en présence dans le bateau.

Cette personne ne pouvait être que madame Audoin, Pauline se taisait parce qu'elle s'absorbait dans sa rêverie ; Lascars, pour les motifs que nous connaissons, respectait le mutisme de la jeune fille. La gouvernante seule ne pensait à rien et n'avait de préoccupation d'aucun genre, aussi ce fut elle qui parla.

—Pauline, mon enfant, n'as-tu pas froid ? demanda-t-elle tout à coup.

—Que me veux-tu ? murmura-t-elle, car elle avait entendu le bruit de la voix, mais non point la question.

Madame Audoin répéta :

—Je n'ai pas froid... répondit Pauline.

—J'ai eu soin d'apporter ta mante de laine, poursuivit madame Audoin, je vais, si tu le désires, te la mettre sur les épaules...

—Non... répliqua la jeune fille, je n'ai besoin de rien... Je suis bien...

—Mademoiselle... ou plutôt ma sœur, dit Lascars à son tour, la promenade vous semble-t-elle trop longue ? faites un signe et je virerai de bord aussitôt...

—Oh ! non... non... pas encore... s'écria vivement Pauline. A moins, ajouta-t-elle par réflexion, à moins, monsieur, que vous n'éprouviez quelque fatigue...

—Moi !... fit Lascars en souriant, oh ! de grâce, ne vous inquiétez pas de moi... je suis infatigable...

—S'il en est ainsi, continuons... continuons !... Je voudrais que cette promenade pût se prolonger pendant la nuit entière... Je voudrais me sentir emportée toujours par ce mouvement rapide et si doux qu'on ne le sent.

—Il se fait tard, cependant... hasarda la gouvernante.

—Tu te trompes, ma bonne Audoin, répondit Pauline, la soirée commence à peine...

—Je viens d'entendre sonner dix heures au clocher de Port-Marly...

—Eh bien ! qu'importe ? la nuit est longue...

—Mademoiselle Talbot a raison... dit Roland à son tour, la nuit est longue, qu'importe l'heure ?...

Madame Audoin se tut, mais elle soupira.

Pauline, brûlant de satisfaire sa curiosité, et n'osant interroger Lascars d'une façon directe, employa toutes sortes de circonlocutions et de périphrases, et se lança dans d'interminables méandres afin d'arriver, par des chemins couverts, au bout de ses désirs.

Lascars avait trop d'expérience et trop de finesse pour ne pas deviner, dès les premiers mots, quel était ce but. Il n'arrêta point la jeune fille, cependant, et comme les meilleures raisons du monde lui défendaient de la mettre au fait de la vérité, il se donna le temps de composer une histoire de pure fantaisie, d'un puissant intérêt et d'une suffisante vraisemblance...

Cette histoire était mensongère depuis le commencement jusqu'à la fin ; il nous paraît inutile de la reproduire. Il nous suffira d'affirmer à nos lecteurs que Lascars, dans cette fiction, se faisait jouer un rôle magnifique, rempli de noblesse et de loyauté, et qu'il se posait en homme lâchement trahi, injustement persécuté, victime enfin de sa grandeur d'âme et de la générosité de son caractère.

Il est un point de ce récit sur lequel Lascars appuya d'une façon toute particulière, et avec une incontestable habileté, dans l'espérance assez bien fondée de produire sur Pauline une impression profonde. Il parla longuement de l'immense soit d'affection qui le dévorait et que jamais il n'avait étanchée... Il s'efforça de faire comprendre qu'une des causes principales de sa tristesse et de sa retraite était d'avoir cherché partout, sans le trouver nulle part, un cœur digne de comprendre et de partager les trésors de tendresse que renfermait le sien...

Ceci n'équivalait-il pas à dire à la jeune fille : " Je ne demande qu'à vous aimer... Aimez-moi... "

Ceci ne sous-entendait-il pas cette phrase : " Si vous êtes vraiment supérieure à toutes les créatures de votre sexe, vous me le prouvez en m'aimant... "

Or, quelle est la femme, quelque modeste, quelque humble qu'on se plaise à la supposer, qui n'accueille avec joie l'idée d'une supériorité si complète et si manifeste ?...

Lascars, d'ailleurs, avait souffert, il le disait du moins avec une éloquence entraînée ; Pauline ne devait-elle pas trouver séduisant le rôle d'ange de consolation et d'amour... ce rôle si peu cher aux âmes tendres !...

Lorsque le baron eut achevé son récit menteur, la jeune fille resta rêveuse pendant un instant, puis elle dit d'une voix émue :

—Le monde est donc ainsi ?... ennemi de tout ce qui est grand... injuste et cruelle pour tout ce qui est noble et bon !... Ah ! je suis contente de ne le point connaître, il me faudrait trop le mépriser, et vous devez le regretter bien peu.

—Le monde ne vaut ni votre mépris, ni mes regrets, chère enfant, répondit Lascars, il n'existe plus pour moi ; pour vous il n'existe pas encore...

—Et j'espère bien qu'il n'existera jamais... s'écria Pauline...

—Vous avez cent fois raison !... reprit Lascars, le bonheur n'est pas là...

—Où donc est-il ? murmura la jeune fille machinalement, sans presque avoir conscience de la question qu'elle formulait.

—Il est dans la solitude à deux, répliqua Roland d'une voix basse et passionnée, dans la solitude avec l'amour... il est là et n'est point ailleurs...

A ces derniers mots succédèrent quelques minutes de silence.

—Tout va bien !... se dit Lascars à lui-même en regardant à la dérobée l'orpheline qui, la tête penchée sur sa poitrine, abandonnait au fil de l'eau sa main distraite ; tout va bien, et je viens de jeter dans cette jeune tête des semences qui germeront.

Au bout d'un instant il reprit :

—Maintenant, chère sœur, c'est à vous de suivre l'exemple que je viens de vous donner... je vous ai dit ma vie... mon passé tout entier s'est déroulé sous vos yeux... je n'ai plus de secrets pour vous et vous me connaissez aussi bien que je me connais moi-même... votre tour est venu... j'attends...

—Eh ! mon Dieu, balbutia Pauline, qu'attendez-vous ?... qu'ai-je à vous apprendre ?...

—Vous avez à m'apprendre tout ce qui vous concerne... je veux ma part de vos joies et de vos douleurs... parlez-moi de votre famille, de votre enfance... de vous enfin, de vous surtout et de ce qui se rapporte à vous... ne comprenez-vous pas l'immense intérêt qu'auront pour moi les moindres détails ?...

—Je le veux bien, puisque vous le souhaitez... répondit la jeune fille ; mais j'existe à peine, et vous parlez de moi, c'est vous parler à peu près exclusivement de mon père, le meilleur des hommes, puisque je n'ai vécu qu'en lui et que pour lui jusqu'au jour où le plus terrible de tous les malheurs est venu nous séparer à jamais...

Lascars, malgré le profond endurcissement de son âme, pâlit en écoutant Pauline.

(La suite au prochain numéro.)

Gom-Gom, relevant d'une grave maladie, se présente à son cercle.

—Vous avez beaucoup souffert ? lui demandent ses amis ; qu'avez-vous donc eu, en somme ?

—Une pneumonie, m'a dit mon docteur.

—Et d'où diable cela a-t-il pu venir ?—Mon fils aîné, qui fait ses classes, m'a appris que ça vient du grec !

## ALLOCUTION AUX ZOUAVES PONTIFICAUX

Nous avons eu la bonne fortune de mettre la main sur un véritable morceau d'éloquence et dût la modestie de l'éminent prédicateur en souffrir, nous commettons l'indiscrétion d'en régaler nos lecteurs.

A l'occasion de la visite du général marquis de Charette, au Canada, l'an dernier, les Zouaves Pontificaux se réunirent dans la jolie ville de Saint-Hyacinthe pour y tenir leur assemblée générale. Les supérieurs du collège de cette ville offrirent, à cette occasion, l'hospitalité au Général et à ses Zouaves, et c'est dans la grande salle de cet établissement, devant un auditoire d'élite, que le R. P. Jutteau, de l'ordre des Frères Prêcheurs, prononça le discours que nous avons le plaisir de reproduire :

MESSIEURS,

Le vénérable supérieur du séminaire, toujours trop bienveillant et trop délicat, m'a demandé de me faire aujourd'hui l'interprète de tous : j'aurais dû décliner cet honneur. Etranger à votre Canada, n'ayant avec cette maison d'autres liens que celui de l'estime profonde qu'elle m'inspire, il me convenait moins qu'à tout autre de prendre la parole.—J'ai accepté pourtant.—Saluer les vaillants défenseurs de Pie IX, souhaiter la bienvenue au chef illustre qu'ils accueillent avec tant de joie, et dont j'ai bien, moi aussi, comme compatriote, quelques droits d'être fier, c'est une de ces bonnes fortunes qui se rencontrent rarement dans une vie, et que, pour ma part, quand elles se présentent d'elles-mêmes, je ne me sens jamais le courage de rejeter. Je suis téméraire, je suis indiscret, j'usurpe une mission qui ne m'appartient pas, dont cent autres se fussent mieux acquittés ; mais je suis heureux.

Voilà toute l'excuse que j'ose balbutier ; j'espère, vénérés confrères, qu'elle pourra suffire pour me valoir à la fois et mon pardon et votre bienveillance.

D'ordinaire, dans ces grandes solennités scolaires, tous les regards, toutes les paroles appartiennent de droit aux heureux lauréats dont on va couronner les travaux.

Je croirais outrager les sentiments délicats de nos chers enfants, si aujourd'hui je ne prenais sur moi de faire exception à la règle commune.

Les Zouaves sont là, leur général est là ; oublier un instant les hôtes dont la présence jette sur cette fête un si brillant éclat, serait tromper l'attente de tous, et nous imposer à nous-mêmes une violence pénible.

Vous n'y perdez rien, jeunes gens. En apprenant ce que furent vos aînés, vous comprendrez ce que vous devez être. Les Zouaves d'hier donneront aux Zouaves de demain l'idée des vraies vertus et de la vraie grandeur. Et, je n'en doute pas, le spectacle qui va vous être offert, vous inspirera à lui seul plus de fortes pensées et de désirs généreux que ne pourraient faire mes plus ardentes paroles.

MESSIEURS LES ZOUAVES,

En m'adressant à vous, je n'ai pas le dessein de faire votre éloge ; à quoi bon ? Dans votre Canada, si profondément catholique et si jaloux de ses gloires, cet éloge est sur toutes les lèvres. L'accueil enthousiaste que vous a fait aujourd'hui cette cité, traduit l'admiration et la reconnaissance de tous avec une éloquence dont une trop faible voix ne pourrait qu'amoindrir l'effet.

Je voudrais donner à mon discours un but plus élevé.

Il y a douze longues années déjà que le dernier Zouave a quitté la Ville Sainte. Depuis, les événements ont marché, nous avons eu tout le temps de réfléchir, l'expérience des faits, de faits presque uniques dans l'histoire des peuples, a pu nous éclairer. Le moment est venu d'apprécier dans la juste et froide réalité des choses, ce passé à la fois si glorieux et si cher.

Votre dévouement a-t-il été stérile ? Quelques-uns l'ont cru et l'ont dit.

Ils ont pris ce prétexte pour poursuivre de leurs railleries grossières votre sainte entreprise. Je viens affirmer qu'ils se sont trompés.

Je l'avoue, le but premier et direct de votre croisade a été manqué. Vous n'avez pu empêcher que l'iniquité ne se consommât et que la révolution triomphante ne conquît Rome et n'enchaînât son pontife. Dieu a décidé que son Eglise ne tirerait sa gloire que de ses écrasements. Il n'a pas voulu, malgré vos ardents désirs et votre héroïsme, faire exception à la rude loi fixée par sa sagesse.

Mais si le résultat auguste rêvé par votre foi n'a pas été atteint, j'en sais assez d'autres que rien ne vous a pu ravir et qui auraient suffi, à eux seuls, pour exciter et légitimer votre ardeur.

Parmi ces résultats il en eut un, secondaire peut-être, qui me frappe plus vivement, que l'heureuse coïncidence de cette fête toute patriotique, que la présence du vaillant général, que la tendance bien légitime, et je crois aussi bien excusable de mes propres pensées me poussent à proclamer. Vous avez puissamment tra-

vallé pour notre race, vous avez apporté au triomphe de votre cause nationale un incomparable et glorieux concours.

Général, vous serez surpris peut-être de m'entendre parler librement ici de notre France aimée.

A quinze cents lieues de notre pays, sur une terre où, somme toute, l'étranger domine, il semble que la prudence me devrait imposer une douloureuse réserve.

Il n'en est rien.

Si vous et moi aimons la France, ceux qui nous entourent l'aiment comme nous, et au même titre, car la France c'est eux, comme la France c'est nous.

Ils le savent et ils le proclament. Ce qui fait la France ce n'est pas ce coin de terre sur lequel nous sommes nés, que, durant de longues années, nous avons foulé aux pieds, ce qui la fait c'est le sang français, c'est le cœur français, c'est l'âme française ; tout cela vit, palpité en eux comme en nous.

Si quelque doute nous restait encore le spectacle qui s'offre aujourd'hui à nos regards suffirait pour le dissiper. Avez-vous remarqué flottant dans toutes les rues, presque sur toutes les demeures de cette ville, notre cher drapeau aux éclatantes et triomphales couleurs ? que cela fait bon à voir !

Mais j'ai su quelque chose de plus émouvant et de plus expressif encore. Nous edmes nos mauvais jours. Ai-je besoin de vous les rappeler, Général ?

Personne dans notre patrie n'a ressenti plus amèrement que vous le contre-coup de nos malheurs, comme personne n'a plus fait pour les prévenir. Pendant que nous combattions, que nous souffrions, que nous pleurions là-bas, les Français d'Amérique suivaient avec une inexprimable anxiété toutes les péripéties du terrible drame. Rien n'est touchant comme ce qu'on m'a raconté de leur abatement, de leur deuil amer au bruit de nos défaites. Et, je le sais, s'ils entourent aujourd'hui d'hommages si sincères le noble chef de l'armée pontificale, le soldat de Castelfidardo, de Mentana, de Viterbe, de Rome assiégée, ils n'ont pas moins à cœur d'exprimer leur admiration pour celui qui entraîna et soutint, sur le champ ensanglanté de nos batailles françaises, toute une légion de héros, pour celui auquel après Dieu notre patrie a dû ses inoubliables volontaires de l'Ouest, pour l'immortel blessé de Soigny.

Evidemment, les Canadiens tiennent à la grande famille française par toutes les fibres de leur être. Si séparés qu'aient été nos berceaux, nous avons, eux et nous, une cause qui nous est commune : la cause de notre race.

En quoi les Zouaves l'ont-ils servi ?

D'abord, ils en ont soutenu et sauvegardé l'honneur, ensuite ils en ont préparé l'avenir.

L'honneur d'une race ce n'est pas la prospérité matérielle, ce ne sont pas les victoires et les conquêtes, la domination s'étendant au loin sur des terres immenses. Malheur au peuple qui ne mettrait sa gloire que dans ces biens mesquins, le vrai sens moral et chrétien serait éteint chez lui. L'honneur d'une race, c'est sa fidélité quand même à sa mission.

Or, si j'en crois les faits, cette vivante et lumineuse révélation des desseins d'en Haut, notre race française a reçu entre toutes les autres une mission unique.

En quelque endroit qu'elle vive, sur quelque plage qu'elle ait été jetée, elle est faite pour servir, pour défendre, pour sauver le règne de Dieu en ce monde.

Depuis que la France chrétienne, celle de vos pères et des nôtres, a eu dans les plaines de Tolbiac, son enfantement presque miraculeux, il ne s'est accompli sur la terre, pour la protection de l'Eglise et l'extension de son règne, aucun grand acte auquel elle n'ait pris part. Elle a été partout, presque toujours en première ligne, et souvent seule. Quand ses chefs arrêtés par la crainte, par des calculs humains, souvent aussi par l'indignité de leur vie, refusait de la guider et de la soutenir dans l'accomplissement de sa noble tâche, il se produisait dans la masse du peuple des élans soudains, irrésistibles, qui, bon gré malgré, la ramenaient à sa place de combat. Aujourd'hui même, malgré tant de désertions coupables, elle reste encore l'âme et la tête du mouvement catholique dans l'univers entier. Les grandes œuvres religieuses ne naissent guère que chez elle : son or et son influence soutiennent jusqu'aux dernières limites du monde les entreprises saintes ; ses apôtres, ses missionnaires, ses martyrs sont partout.

On a pu, au jour surtout de nos grandes épreuves, nous contester toutes nos autres gloires, nous avons laissé dire. Broyés subitement par un de ces coups que Dieu seul peut frapper, nous avons courbé la tête, attendant en silence et dans une inébranlable confiance que l'expiation s'achevât et que sonnât sur nous l'heure solennelle des résurrections. Mais cette gloire-là, la gloire de notre mission, bien hardi et bien téméraire qui oserait y porter atteinte.

Evidemment, Dieu nous a faits pour lui : *Populum istum formavi mihi*. Nous sommes ses soldats sur la terre : toute notre raison d'être est là.

De ce principe, je tire une conséquence contre laquelle nos politiciens à courte vue ne pourront se soulever, mais qui n'en est pas moins, pour tous les hommes de bonne foi, de la plus irrésistible évidence :

Celui-là concourt plus efficacement à l'honneur de

notre nom qui se dévoue plus fortement pour Dieu.

Et c'est là, messieurs, qui m'apparaît sous un de ses plus glorieux aspects le rôle providentiel que vous avez rempli à Rome.

Certes, la France de là-bas n'avait pas forfait à ses vieilles traditions. Je me rappellerai toute ma vie l'incomparable élan avec lequel, au premier cri d'alarme, poussé par un de nos grands évêques, l'élite de la jeunesse catholique accourut autour de ce drapeau pontifical que venait d'arborer le plus illustre et le plus populaire de nos guerriers d'Afrique.

Tous étaient confondus dans les mêmes rangs, et l'humble laboureur, et l'étudiant modeste, et le fils de ces vieilles races dont le sang généreux a depuis quinze siècles bouillonné pour toutes les nobles causes et coulé à flots sur tous les champs de bataille de l'Europe. Vous savez ce qu'ils firent... Castelfidardo et Mentana sont deux noms qui, après vingt années, font encore tressaillir les âmes chrétiennes d'admiration et de sainte fierté !

Mais la France entière devait être au poste. Autrement, le dévouement à la cause de Dieu eût été l'honneur de quelques-uns, d'un parti, d'une contrée ; nous n'aurions pu l'appeler une gloire nationale. Et la France entière, ce n'est pas nous tout seuls ; c'est nous avec vous !

Sur les bords du plus beau fleuve du monde, Dieu a préparé à notre race une réserve puissante et féconde. Les quelques colons laissés au loin par Cartier et Champlain sont peu à peu devenus un peuple. Un de ces coups de la Providence, dont les effets salutaires ont permis à la longue de sentir moins vivement la trop amère douleur, les a abrités contre les secousses et les contagions funestes des révolutions du vieux monde. Ils ont conservé, dans une éclatante intégrité, et leurs mœurs pures et leur belle langue, et le virginal honneur de leur foi !

Eux aussi, leur place est à Rome.

Pourquoi Dieu leur aurait-il accordé, parmi tous leurs frères de l'immense famille, cette faveur unique de la préservation, sinon pour les mieux préparer à la mission commune, pour les rendre plus dignes de la tâche auguste confiée par lui à son peuple de choix ?

Ils le savent et ils partent.

La cause du Pape est plus désespérée que jamais. Les rois l'abandonnent et le trahissent à l'envi, l'orage gronde sur l'Europe entière. De plus, l'Italie est bien lointaine ; l'Océan est immense et parfois terrible. Et puis, la guerre est chose si nouvelle pour le paisible fils des plaines canadiennes !

Qu'importe ? il est un mot qu'on a dit n'être pas français.

Plus l'œuvre semblera surhumaine, plus ils la déclareront possible.

Ils s'embarquent, ivres de joie et rayonnants de fierté.

Allez, vaisseaux ! que les vents vous soient doux ! vous portez dans vos flancs en même temps que les défenseurs du grand Pape les héritiers vrais de nos traditions nationales, les champions intrépides de la seule cause qui soit proprement nôtre, les défenseurs et les garants de notre honneur français.

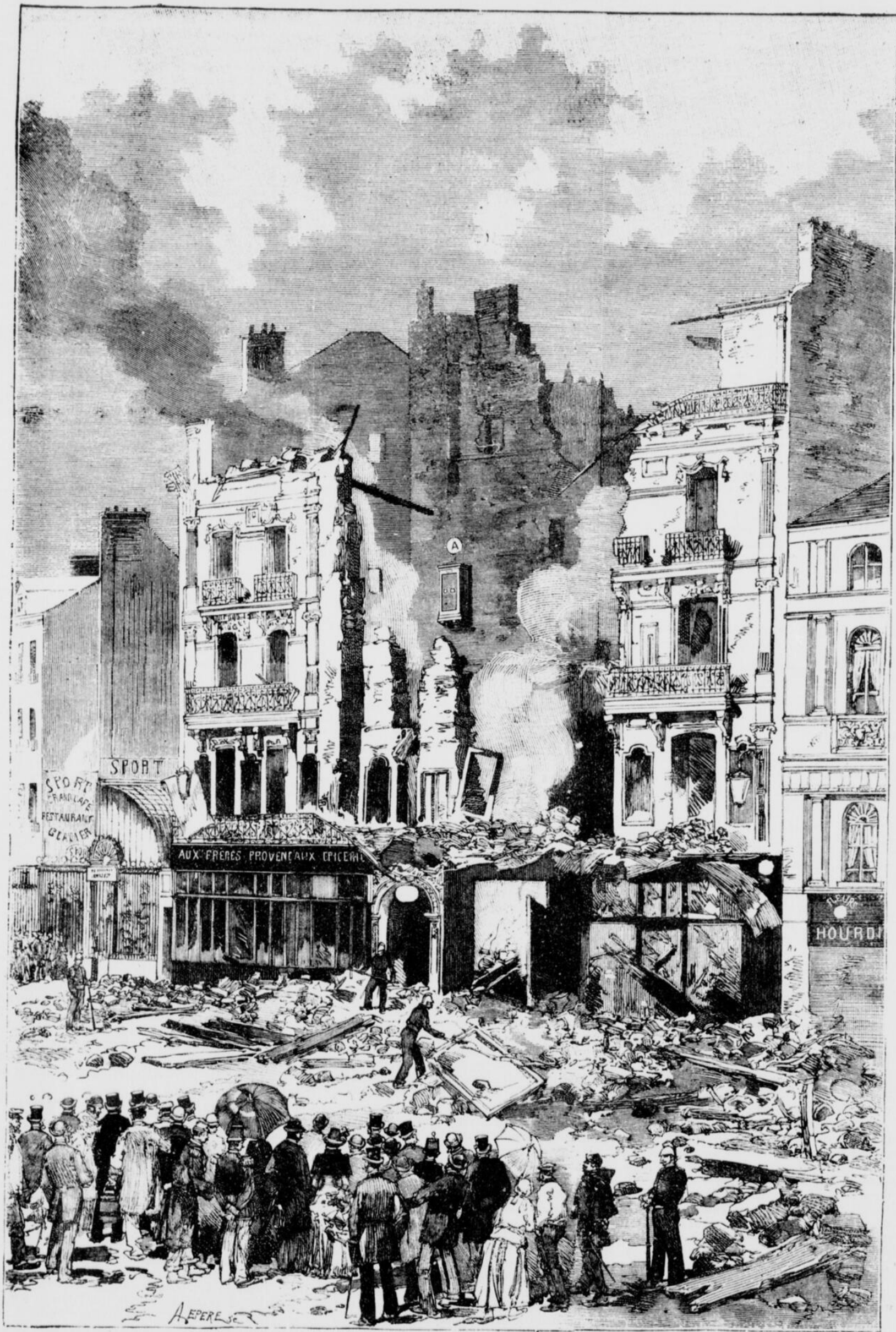
Ces jeunes gens, ces enfants (plusieurs l'étaient encore), ont-ils compris, ont-ils rempli leur mission ?

Les faits ont parlé, l'histoire parlera à son tour. Pourquoi redirais-je ce que tous ici savent comme moi et mieux que moi ?

N'est-il pas vrai, messieurs, que l'illustre pontife, si fier de tous ses Zouaves, accueillait avec un plus paternel amour ceux qu'il affectait de n'appeler que ses *Canadiens* ? N'est-il pas vrai que votre héroïque et si cher lieutenant-colonel montrait avec orgueil à ses compagnons d'armes ceux que, dans l'inimitable familiarité de sa langue militaire, il nommait ses *castors* ? N'est-il pas vrai que ces enfants de la vieille France qui devaient, quelques jours après, dans les plaines de Patay, donner au monde étonné le plus grand spectacle de bravoure chevaleresque qu'aient vu nos temps modernes, n'ont jamais prétendu l'emporter en courage sur leurs frères d'outre-mer ?

Général, j'oserai le dire devant vous : si la retraite de Viterbe illustra à jamais le chef intrépide qui la dirigea, elle a aussi valu quelque honneur aux braves qui l'y suivirent. Si la courte défense de Rome a jeté un tel éclat sur l'armée de Pie IX, imprimé une telle flétrissure aux bandes sacrilèges des spoliateurs, les Zouaves canadiens que vous avez commandés sous les murs de Latran, avec leur vigoureuse résistance, leur entrain, leur généreux mépris de la mort, ont bien eu leur bonne et large part dans la gloire commune.

Oui, messieurs, vous avez compris votre mission ; sans doute, vous n'avez pas vaincu. Qu'importe ? nous ne sommes pas, nous, chrétiens, de ceux qui n'attribuent l'estime qu'au triomphe de la force. Et puis, vous n'étiez pas aveugles. Ce que vous alliez chercher sous les murs de Rome, ce n'était pas une victoire humainement impossible. Vous vouliez protester, vous dévouer, souffrir, au besoin mourir. Vous avez fait cela. Vous l'avez fait avec un élan, une générosité, une grandeur d'actes et de sentiments devant lesquels, bon gré malgré, vos ennemis eux-mêmes se doivent incliner.



NANTES. — Incendie de la rue du Calvaire. — A) Coffre-fort Fichet resté intact après quinze heures d'incendie.

Honneur à vous ! et par vous, honneur à nous, honneur à notre race que votre jeune Canada, à sa première apparition sur la scène agitée des peuples, a entourée d'une si brillante et si glorieuse auréole !

Mais vous avez fait plus et mieux que l'honorer, vous avez assuré son avenir.

L'avenir de la race française, c'est son union ; c'est la fusion des éléments divers, épars à travers le monde ; c'est le concours simultané de toutes ses forces vitales à la réalisation de l'œuvre providentielle qui lui est confiée.

Cette union, vous l'avez préparée.

Les douloureux événements du siècle dernier avaient jeté, entre la mère-patrie et sa grande colonie, un abîme plus profond encore que les quinze cents lieues d'océan qui les séparaient. La France n'avait pas oublié le Canada, mais elle avait cessé de le suivre d'aussi près. Elle pleurait des fils arrachés violemment de ses bras, mais elle s'était habituée à ne voir en eux que les soixante mille opprimés, laissés par ses soldats vaincus sur les bords du grand fleuve. Elle ne soupçonnait pas que ces quelques colons fussent devenus un vrai peuple.

Faut-il lui faire reproche de cette ignorance ? Ce serait injuste. Croître de trente pour un dans le cours d'un siècle, c'est pour une race une preuve de vitalité puissante, un indice de hautes destinées, mais c'est là dans l'histoire un fait tellement unique qu'on pourrait, sans emphase, l'appeler un prodige. Et d'ordinaire, l'affection la plus tendre elle-même n'imagine pas des prodiges pour calmer sa douleur.

Les Zouaves arrivent, portant fièrement le drapeau canadien, le promenant à travers nos cités, l'arborant dans nos temples. Je n'oublierai jamais quel frisson passa dans nos âmes, quelle émotion nous gagna à cette révélation subite de la vie et de la force de ces frères aimés que nous croyions encore noyés dans le flot de la race envahissante, gémissant et comme écrasés sous le joug de l'étranger vainqueur.

C'en était fait, l'opinion était saisie. Les regards se portèrent de nouveau sur cette terre dont pendant deux siècles le nom seul avait fait battre en France tant de cœurs généreux. Et quand vos gouvernants, par une inspiration qu'on ne louera jamais trop, cherchèrent à ménager entre les deux pays tant de rapprochements heureux, ils trouvèrent sur le vieux continent, pour répondre à leurs patriotiques avances, le plus ardent et le plus sincère empressement. Les Zouaves avaient passé là.

Ils firent mieux que préparer l'union : ils en marquèrent le vrai terrain.

Ils sont à Rome, côte à côte avec nos frères à nous, partageant leurs périls, leurs travaux, leurs douleurs : quel est leur but ? s'agit-il des intérêts terrestres, d'une domination matérielle à soutenir et à étendre, de cette fumée vaine qu'on appelle la gloire ? Ils n'y songent pas. Dieu est attaqué, l'Eglise souffre, les âmes sont en péril. Voilà la cause unique, l'inspiration unique de leur commun dévouement.

C'était la leçon de l'avenir.

Grâce à vous, chers Zouaves, nous nous sommes rapprochés, avec le temps nous nous rapprocherons mieux encore, car, c'est écrit : " ce que Dieu a uni, l'homme ne le séparera pas."

Mais entendons-nous. Ce rapprochement que je désire, que j'attends avec la plus inébranlable confiance, ce n'est pas le rapprochement matériel et tout humain des intérêts et de la politique. Celui-là je n'ai pas mission pour le rêver. Comme prêtre, je ne l'appelle ni le repousse. Au reste, Dieu seul sait s'il est à souhaiter. Je laisse à sa Providence, si paternelle pour notre race, d'en décider comme elle l'entendra, je rougirais de m'entremettre, même par un désir, dans les plans de sa sagesse.

Mon rapprochement à moi ; celui dont les Zouaves se sont faits les initiateurs et les heureux modèles, c'est la répétition à travers les siècles de ce qui s'est accompli à Rome sous les drapeaux de Pie IX ; c'est l'union de toutes nos forces, de tous nos dévouements, de toutes nos vies françaises pour la grande cause de Dieu sur la terre.

Ce rapprochement, quelque chose me dit qu'il se produira.

Je n'ai pas la prétention de faire le prophète. Pourtant il me sera bien permis de révéler, dans la sincérité un peu naïve peut-être de mon âme, ce que d'ici je crois découvrir à travers les voiles transparents de l'avenir.

Un jour viendra, et ce jour nous touche de près peut-être, où notre France, brisant les liens éphémères qui compriment à cette heure son vieil élan catholique, rejetant, non par la violence, ce qui est toujours un malheur suprême, mais par un travail heureux d'illumination et de saintes conquêtes, les éléments impurs qui la souillent, la déshonorent, et voudraient la corrompre, s'appellera de nouveau la terre très chrétienne, et reprendra à la tête des peuples, dans les combats de Dieu, cette place d'honneur que lui assignent de droit les quinze siècles de sa glorieuse histoire.

Un jour viendra où votre Canada, se faisant à son tour grand empire, se dégageant de plus en plus des soucis absorbants de sa laborieuse formation, pourra

prendre lui aussi une part active et large dans l'œuvre féconde du salut des hommes.

Ce jour-là, les deux nations sœurs, adorant le même Dieu, parlant la même langue, poursuivant le même but, marcheront côte à côte, et porteront sur toutes les plages du monde le nom du Christ et son règne triomphal.

Voilà l'union, messieurs,—voilà l'avenir. Voilà ce que je rêve, ce que j'appelle, ce que j'attends. Voilà notre race, dans sa destinée auguste, dans la seule grandeur qui soit digne d'elle.

Quelle perspective ! Et ce seront nos Zouaves qui auront préparé ce merveilleux succès.

Honneur à eux !!

Ma tâche est achevée.

Pourtant un dernier mot, messieurs, avant de vous quitter ; ce mot est un conseil.

Vous avez fait beaucoup..... vous avez beaucoup à faire encore. L'Esprit-Saint dit quelque part que ce que Dieu donne, il ne le reprend pas. Les dons qu'on fait à Dieu doivent être également sans retour. En des jours de généreuse ardeur vous vous êtes constitués ses serviteurs et ses soldats. C'est là un rôle à part dont vous n'avez plus désormais le droit de vous départir, c'est un poste glorieux que vous ne pourriez désertir sans honte.

Sans doute votre mission n'est plus de défendre les remparts ébranlés de Rome, elle est, j'ose le dire, plus haute.

Qu'une cité, fut-elle la plus sainte de toutes, tombe au pouvoir des ennemis de la foi, c'est un malheur, mais un de ces malheurs d'ordre infime dont l'Eglise ferait vite son deuil s'il se pouvait produire sans péché et sans perte des âmes. Il est un autre péril qui inspire à l'Épouse du Christ de plus mortelles frayeurs. Ces idées de révolte impie qui depuis un siècle ont amoncelé tant de ruines, veulent étendre encore leurs funestes conquêtes ; elles cherchent à envahir votre heureux Canada jusqu'ici préservé. Je les sens qui battent vos murailles.

Messieurs, messieurs, soyez Zouaves jusqu'au bout. Tenez-vous sur la brèche. Ralliez autour de vous toutes les âmes dévouées à notre grande cause chrétienne. Entraînez après vous cette jeune et ardente génération qui aujourd'hui vous regarde, vous admire, vous jalouse peut-être, et qui, demain, partagera avec vous les travaux et les devoirs de cette vie. Faites tant, et par votre inébranlable fidélité, et par votre activité généreuse, et, s'il le faut, par vos résistances et vos luttes, que Dieu reste jusqu'au bout le foyer et le cœur de votre vie nationale. Conservez à l'Eglise, dans vos institutions, cette place d'honneur que lui a assignée la religion si profonde de vos pères ; maintenez intacte, envers et contre tous, la foi de votre Canada.

Je vous le dis à vous, nobles soldats de Jésus-Christ, je le dis à cette belle et brillante jeunesse, je le dis à tous ces croyants qui m'entendent : " *Certa bonum certamen* " *Combattons le bon combat. Dieu le veut !*

### LA POPULATION DE LA CHINE

On évalue généralement la population de la Chine au chiffre énorme de 400 millions d'individus. Ce calcul est évidemment basé sur de simples probabilités.

En effet, les Européens ne connaissent qu'une très petite partie de l'empire chinois, car si quelques voyageurs ont pu étudier le littoral chinois et les régions avoisinant les frontières de ce grand pays, en revanche, ils n'ont jamais pu pénétrer dans les villes de l'intérieur, qui sont rigoureusement fermées aux étrangers.

En tout cas, la population chinoise est loin d'être aujourd'hui aussi considérable qu'elle l'était il y a vingt ans.

Elle ne dépasse pas aujourd'hui 280 millions, ce qui est néanmoins un joli chiffre.

Il faut remarquer que 50 millions de Chinois ont péri à l'époque de la rébellion des Taïpings, et que 20 autres millions disparurent à la suite des famines qui ravagèrent le nord de l'empire il y a deux ans, et de l'insurrection mahométane.

L'émigration, qui se compose d'hommes adultes et forts, n'a pas peu contribué aussi à dépeupler le pays, et cette émigration continue et progresse chaque année.

D'un autre côté, un fonctionnaire européen, attaché aux douanes impériales et qui a étudié la même question, croit que l'empire chinois ne contient pas plus de 250 millions d'habitants.

A l'appui de son assertion, il fait remarquer que, lors du dernier recensement du Tché-Kiang, la population de cette province s'est trouvée diminuée de 60 par 100. Ce chiffre est évidemment considérable.

S'il est certain qu'une grande partie des dix-huit provinces qui composent l'empire est très peuplée, et qu'il se trouve une immense agglomération de Chinois au bord des grands fleuves et des lacs et dans certaines villes, comme Canton, Pékin et Shang-Haï, il n'est pas moins certain aussi que d'immenses solitudes règnent au nord et à l'ouest de l'empire, loin des cours d'eau et dans les régions montagneuses.

### AVIS AUX LECTEURS

Les abonnés qui paieront pendant le présent mois leur abonnement, dû jusqu'au premier janvier 1884, recevront gratis un magnifique chromo 18x24, en seize couleurs, de Sir JOHN A. MACDONALD. Nous espérons que les abonnés s'empresseront de nous faire remettre tout montant dû, car tout compte doit être payé sans délai, vu que les pertes causées par les retardataires sont déjà trop considérables.

On vient de découvrir à Suresnes, près Paris, des ruines d'habitations lacustres.

Le moyen de s'assurer de la pureté de l'eau : Empirer une bouteille bien nette de l'eau dont on veut faire épreuve ; puis y faire dissoudre une cuillerée de sucre pur et boucher la bouteille. Si, après deux jours, l'eau est trouble et offre un aspect vaseux, elle ne doit pas être bue.

Mais comment va-t-on s'assurer que le sucre est pur ? la recette ne l'indique pas.

### LES ÉCHECS

Montréal, 27 décembre 1883.

Adressez les communications concernant ce département à O. TRUZZI, 698, rue Saint-Jacques (ouest).

#### SOLUTIONS JUSTES

Autre solution du no 383.—M. B. Héroux, Ottawa.

No 384. — MM. J.-T. Boivin, St-Jérôme ; T.-H. Langevin, Worcester (Mass.) ; A. Lepas, H. Bégin, V. Gagnon, Québec ; C. H. Provost, Ottawa ; E. L., Trois-Rivières. Honorable M. Louiseville ; Un ami, Saint-Hyacinthe ; N. P., Sorel ; N. H. Guérin, Pointe-Lévis ; I. Lamoureux, Lowell ; J. Dubé, E. Lafrenaye, P. Maurien, L. Dargis, D. Fabien, Montréal ; E.-M. Ladouceur, Sherbrooke ; A. Giroux, Valleyfield.

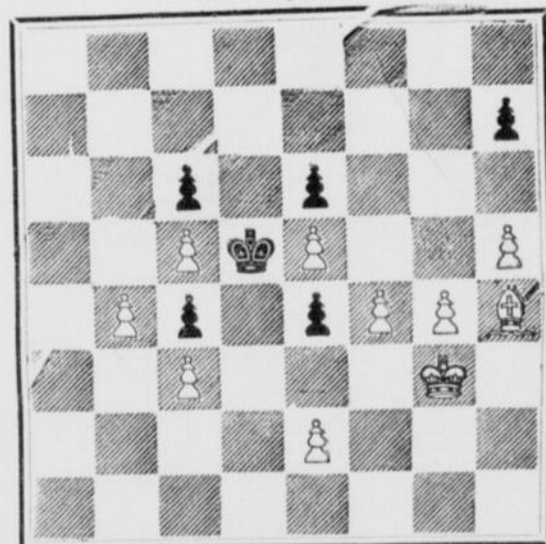
#### PETITES NOUVELLES

Nous apprenons, dit la *Commercial Gazette*, qu'à l'occasion du vingt-et-unième anniversaire de la naissance de l'un des membres de la famille Vandertilt, ses amis lui ont fait cadeau d'un jeu d'échecs dont Napoléon aurait fait usage à Sainte-Hélène.

M. Steinitz vient de lancer un nouveau défi à M. Zukertort pour un match qui serait joué, cette fois, au Cercle des Echecs de Paris, au retour de ces deux illustres maîtres en Europe. M. Steinitz est prêt à faire un dépôt de \$250 comme garantie. M. Zukertort, en réponse au défi qui lui est porté, dit qu'il n'acceptera pas de jouer ailleurs qu'à Londres, donnant pour raison que ni l'un ni l'autre n'appartiennent au Cercle des Echecs de Paris, et que, dans ces conditions, il sera prêt à rencontrer son adversaire à son retour en Europe.

#### PROBLEME No. 385

Composé par M. MAURICE ABRAHAM  
Noirs.—6 pièces



BLANCS.—10 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 4 coups

#### SOLUTION DU No. 384

<i>Blancs</i>	<i>Noirs</i>
1 C 5e FD	1 Ad libitum
2 Mat selon le coup des Noirs.	

#### Naissance

A Saint-Timothée, le 21 courant, la dame de M. Amable Rufange, une fille.

**Sommaire de la "Revue de la Mode" du 9 décembre**

**GRAVURES :** Toilette en ottoman (devant et dos). Toilette en lainage gros bleu (devant et dos).—Col au crochet.—Dessin au crochet point compté.—Bande au canovas Java.—Brodrie au point de croix.—Pèlerine.—Pèlerine-fichu.—Parure.—Cinq bouquets.—Cinq garnitures et plissés.—Pèlerine à épaulettes au crochet à la fourche (2 dessins).—Corsage breton (devant et dos).—Toilette en velours et lainage.—Coiffures de soirée, de diner et de réception et poigne Virgile (9 dessins).

**TEXTES :** Explication des toilettes et des ouvrages.—Courrier de la mode.—Chronique parisienne.—Le numéro de Noël du *Monde Illustré*.—Les richesses de Mme Fortuné (suite).—Causerie financière.—Menus de la semaine.—Gîte chasseur.—Revue des magasins et de l'industrie.

**COUVERTURE :** Récréations en famille.—Solutions des Récréations.—Petite correspondance.—Correspondance du docteur.—Avis divers.

**GRAVURE COLORIÉE :** Deux toilettes.

Abonnement pour le Canada : Un an, \$6 ; six mois, \$3 ; trois mois, \$1.50. S'adresser à M. Foursin-Escande, No. 11 rue Hébert, Québec.

**Sommaire du "Monde Illustré" du 8 décembre**

**TEXTES :** Courrier de Paris, par P. Véron.—Nos gravures : M. Gustave Droz, la Sainte-Barbe ; en Lorraine : le *Conscrit* ; la Saint Nicolas en Lorraine.—Courrier du palais, par Petit-Jean.—Théâtres, par Charles Moncelet.—Chronique musicale, par A. de Lasalle.—Bibliographie.—Le Monde financier.—Récréations de famille.—Echecs, rébus et solutions.

**GRAVURES :** M. Gustave Droz, auteur de *Tristesses et sourires*.—La Sainte-Barbe.—En Lorraine : le *Conscrit*, tableau de M. Albert Bottannier.—Le Théâtre-Italien : *Simon Boccanegra*.—La Saint-Nicolas en Lorraine.—La chevalerie.—Les artistes français contemporains.—La comédie à la cour.—Echecs.—Rébus.

Abonnement pour le Canada : Un an, \$5.40 ; six mois, \$2.80. S'adresser à M. Foursin-Escande, No. 11 rue Hébert, Québec.

**PERDU ET GAGNÉ**

**CHAPITRE II**

Malden (Mass.), février 1880.

Messieurs,—Je souffrais d'un violent mal de tête, d'une névralgie, de troubles inhérents à mon sexe, et pendant des années mes douleurs furent des plus vives.

Aucun remède, aucun médecin ne pût me soulager à l'exception des Amers de Houblon.

La première bouteille me guérit presque. La seconde me rendit aussi bien et aussi fort que lorsque j'étais enfant.

Et j'ai toujours été ainsi depuis ce jour. Mon mari, qui était malade depuis vingt ans d'une sérieuse maladie des rognons, du foie et des voies urinaires, et que les meilleurs médecins de Boston avaient déclaré sa maladie incurable.

Sept bouteilles de vos Amers de Houblon l'ont guéri.

Je connais, dans mon voisinage, huit personnes que vos Amers de Houblon ont sauvé, et un grand nombre auxquelles elles ont produit beaucoup de soulagement. En un mot, ils ont produit des miracles.

Mme E.-D. SLACK.

**VARIÉTÉS**

Dans un cercle (un peu suspect) et devant une partie d'écarté :

—Monsieur, voilà trente-trois fois que vous tournez le roi ?

—Eh bien ?

—Eh bien, je vois à qui j'ai affaire (*Vlan et vlan*) ! Voilà tout ce que vous méritez.

—Mais, je ne sais pas si vous vous en apercevez, c'est une paire de gifles que vous me donnez ?

—Parfaitement.

—Ah ça, est-ce sérieux ?

—Très sérieux.

—A la bonne heure, car je vous en prévions, une plaisanterie... je ne l'aurais pas supportée !

Un anarchiste est traduit en cour correctionnelle pour cris séditieux et injures aux agents.

—Quelle est votre profession ? lui demanda le président.

—Professeur.  
—Qu'est-ce que vous professez ?  
—Je donne des leçons au gouvernement !...

Dans les chambres d'un hôtel, à Avignon l'appareil de sonnerie électrique est agrémenté de l'avis suivant :

"Poussez le petit bouton. Si, après quinze ou vingt minutes, personne n'est venu, poussez encore !..."

Le ménage va mal.  
Monsieur se dispute avec madame.  
—C'est bien, fait le malheureux époux ; dès que le divorce sera voté, je divorcerai !  
—Tant mieux ! répond madame. Je me remarierai et vous me regretterez.  
—Oh ! je pourrai être tout au plus regretté par votre deuxième mari.

**JEU DE DAMES**

Adresses les communications concernant ce département à Jos.-E. T., 61, rue Versailles, Montréal.

Solutions justes du problème français No 48  
Montréal : J. Paradis, T. Amelin, V. R. Pleau et Firmin Gladu.

Ottawa : P. Branchon, J. Bédard, Jacques Trudel et Frs. Bouchard.

Hull : V. Morel E. Lapiere et Antoine Pinsonneault.

Québec : J. Falardeau, Z. Trudel, Ambroise Piché et N. Gingras.

Lévis : J.-B. Tremblay, Pascal Allard, Jérémie Ladurantaye.

Portneuf : Michel Thibaudeau et J.-B. Labranche.

Rimouski : V. Désziel, Louis Marchand, Frs. Charbonneau, E. Derome, O. Menta, Georges Primeau, Narcisse Trudel, Lucien Turcot et N. Blanchet.

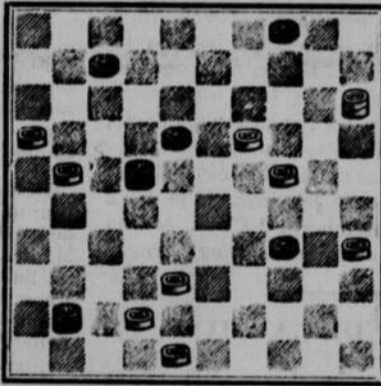
Saint-Jean, P. Q. : Joseph St. Onge, François Melançon.

**PARTIE FRANÇAISE**

**PROBLEME No 49**

Composé par M. J. Wardon

**NOIRS**



**BLANCS**

Les Blancs jouent et gagnent

Solution juste du problème No. 48

Blancs — 27 à 21, 29 à 23, 25 à 20, 30 à 24, 24 à 22, pr 4 et gagnent.



DES SOUMISSIONS cachetées, eudossées "Soumissions pour habillements militaires et approvisionnements des magasins" adressées au soussigné, seront reçues jusqu'à midi,

Mercredi, le 7 novembre 1883.

On peut se procurer des formes imprimées de soumissions, contenant des renseignements complets du Département, à Ottawa, et aux Magasins Militaires suivants, où on peut aussi examiner des modèles cachetés de tous les articles, savoir : Le bureau du Magasin Militaire, à London, Toronto, Kingston, Montréal, Québec et St-Jean, N.-B.

Nulle soumission ne sera reçue, si elle n'est faite ainsi sur des formes imprimées.

Chaque soumission doit être accompagnée d'un chèque accepté d'une banque canadienne, au montant de dix pour cent, sur la valeur totale des articles pour lesquels la soumission est faite, qui sera forfait si la partie qui a fait la soumission refuse d'exécuter le contrat, à la sommation qui lui en sera faite, ou si elle manque de compléter ce pourquoi elle a soumissionné. Si la soumission n'est pas acceptée le chèque sera rendu.

C. EUG. PANET,  
Député du Ministre de la  
Milice et de la Défense.  
Ottawa, 2 octobre 1883.

**CANAUX DU ST-LAURENT**

**Avis aux Entrepreneurs**

L'adjudication des travaux à l'entrée supérieure du canal Cornwall, et de ceux à l'entrée supérieure du canal du Rapide Plat, qui devait avoir lieu le 13me jour de novembre prochain, est inévitablement remise aux dates ci-dessous :

Les soumissions seront reçues jusqu'à mardi, le quatrième jour de décembre prochain.

Les plans, devis, etc., pourront être examinés aux endroits déjà mentionnés dès et après mardi le vingtième jour de Novembre.

Pour les travaux à la tête du canal des Galops, les soumissions seront reçues jusqu'à mardi le dix-huitième jour de Décembre. Les plans et devis, etc., pourront être examinés aux endroits déjà mentionnés dès et après mardi le quatrième jour de Décembre.

Par ordre,  
A. P. BRADLEY,  
Secrétaire.

Département des chemins de fer et canaux,  
Ottawa, 20 octobre 1883.



**chemin de Fer Intercolonial**

**Arrangements d'hiver**

COMMENÇANT LE 10 DEC. 1883.

Des convois directs pour passagers circuleront tous les jours, le dimanche excepté, comme suit :

Part de Pointe Lévis.....	7 3/4 a. m.
Arrive à Rivière-du-Loup.....	12 05 p. m.
Trois-Pistoles.....	1 15 "
Rimouski.....	13 00 "
Little Metis.....	4 11 "
Campbellton.....	7 50 "
Dalhousie.....	8 30 "
Bathurst.....	10 33 "
New Castle.....	12 15 a. m.
Moncton.....	3 40 "
Saint-Jean.....	7 00 "
Halifax.....	2 10 p. m.

Ces trains correspondent à la jonction de la Chaudière avec les trains du Grand Tronc partant de Montréal à 10 heures p.m.

Les trains pour Halifax et Saint-Jean se rendent à leur destination le Dimanche.

Les chars Pullman partant de Montréal les Lundi, Mercredi et Vendredi, se rendent à Halifax, et ceux des Mardi, Jeudi et Samedi à Saint-Jean.

Tous les trains marchent sur l'heure du temps conventionnel de l'Est.

On peut se procurer des billets de passage pour le chemin de fer ou les bateaux à vapeur pour tous les points en bas du fleuve et les provinces maritimes.

Pour les billets et toutes informations concernant les prix de passage et les taux de fret, l'heure des départs etc., adressez-vous à

G. W. ROBINSON,

Agent des passagers et du fret pour la division de l'Est, No. 136, rue Saint-Jacques (en face du St-Lawrence Hall), Montréal.

D. POTTINGER,

Surintendant en chef. Moncton, N. B., 25 juin 1883.

**ROULEAUX EN FER GLACE**

Les soussignés offrent en vente

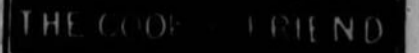
**DEUX MACHINES A CALANDRER**

chacune avec deux jeux de rouleaux en fer glacé. Une de 14 pouces de diamètre par 33 pouces de longueur, l'autre de 13 1/2 pouces de diamètre par 26 pouces de longueur. Ces deux machines sont en bon ordre et très fortes, peuvent servir à laminier le métal, le cuir, le papier, la paille, le drap, etc. Seront vendues à bon marché, et à des conditions libérales. S'adresser à

LA COMPAGNIE LITHOGRAPHIQUE BURLAND,

5 & 7 Rue Bleury, Montréal.

**LA POUDRE ALLEMANDE SURFOMMEE**



NE FAILLIT JAMAIS ET EST Vendue chez tous les Epiciers respectables

70 CARTES DE VISITES avec votre nom. — En 10c  
cartes nouvelles, nouvelles formes, par des artistes : Bouquet, Océan, Chronos, Papyrus, etc., tous différents. Livre d'échantillons complet pour agents, 25c. Grande variété de Cartes d'Annuaire. Distribution pour le commerce et les imprimeurs. 100 Échantillons de Cartes d'Annuaire de l'Amérique, etc. Adresse : Revue de la Mode, No. 22, Northford St.

**Mousseau, Archambault & Lafontaine,**

AVOCATS,

No. 7, RUE ST-JACQUES (AU SECOND) MONTREAL

Hon. J. A. MOUSSEAU, J. L. ARCHAMBAULT, B.C.L. O.E. et M.F. Pro-Gén. | P. B. LAFONTAINE, L.D.

**LA COMPAGNIE**

**LITHOGRAPHIQUE - BURLAND**

(LIMITÉE)

CAPITAL ..... \$200,000

ELECTROTYPEURS,

LITHOGRAPHES,

IMPRIMEURS,

GRAVEURS,

EDITEURS.

ETC., ETC.

3, 5, 7, 9 & 11, RUE BLEURY

MONTREAL

Cette compagnie, possédant un capital plus élevé qu'aucune autre Compagnie Lithographique du Canada, se trouve par sa position financière et le matériel considérable qu'elle possède, capable d'entreprendre l'exécution de toutes espèces d'ouvrages dans les diverses branches d'industrie qu'elle exploite.

Un personnel considérable d'artistes lui permet de garantir la qualité de ses ouvrages.

Elle possède en outre  
12 presses à vapeur.  
1 machine patentée à vernir les étiquettes.  
1 machine électrique à vapeur.  
4 machines à photographie.  
3 machines à gravure photographique.  
2 machines à enveloppe.

Aussi : Machines à perforer, à couper, à marquer, presse à relief pour enveloppes et têtes de lettres, presse hydraulique, etc., etc.

Toutes commandes pour la Gravure, la Lithographie, la Typographie, l'Electrotypie, etc., exécutées avec soin et à des prix modérés.

Editeurs du CANADIAN ILLUSTRATED NEWS, du SCIENTIFIC CANADIAN et PATENT OFFICE RECORD, et aussi imprimeurs de L'OPINION PUBLIQUE.

Toutes commandes par Poste promptement exécutées.

G. B. BURLAND,  
Gérant.

**"L'OPINION PUBLIQUE"**

On peut s'abonner pour 6 mois ou un an en s'adressant au No. 7, de la rue Bleury. La nouvelle administration a fait un choix de collaborateurs recrutés dans tout ce que la Province a de meilleur comme écrivains. L'abonnement n'est que de \$3.00 par an.